

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511

Administrateur : PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction : PIERRE BOUCHER

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
casse 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABBONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal)	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Royaume-Uni, France et	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Espagne	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$8.00	\$4.25	\$2.25
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 200

Le numéro : 5 sous

Montréal, mardi 6 novembre 1934

L'assurance-chômage

Sur une note de l'« Action paroissiale » — Requête respectueuse au clergé

L'ACTION PAROISSIALE est un bulletin qui s'imprime au MESSAGER DU SACRÉ-COEUR à l'intention de toutes les paroisses du Canada français désireuses d'avoir un bulletin à elles. Il y en a présentement une centaine d'éditions, croyons-nous, et chaque édition porte le nom de la paroisse pour le compte de laquelle elle est imprimée. Il y a, entre autres, l'ACTION PAROISSIALE SAINT-JEAN BAPTISTE, que je reçois comme membre de cette paroisse; je lisais autrefois l'ACTION PAROISSIALE DU BIC; et ainsi de suite. La rédaction proprement dite et en majeure partie la réclame sont les mêmes pour toutes les éditions. Cela représente, en même temps qu'une intéressante affaire commerciale, une force morale dont il faut tenir compte. Inutile de dire que cette force s'est toujours exercée pour le bien: éducation familiale, tempérance, épargne, toutes ces causes y sont largement et intelligemment servies. Et cela n'étonne pas quand on sait que la rédaction est une œuvre des RR. PP. Jésuites.

Ce n'est donc pas sans une certaine hésitation que nous nous aventurons à relever dans le dernier numéro quelques notes de la rubrique principale, *Faits et nouvelles*, qui ne nous paraissent pas échapper à la critique.

On annonce, dit l'ACTION PAROISSIALE, qu'un projet de loi pour l'assurance contre le chômage sera présenté aux Communes au cours de la prochaine session. Souhaitons que ce projet aboutisse; c'est la solution la plus rationnelle à donner à ce problème social posé par le chômage forcé. Notre province ne sera sans doute pas la dernière à consentir les sacrifices nécessaires à la réalisation de cette institution. L'assurance-chômage fonctionne depuis longtemps dans les pays fortement industrialisés: Allemagne, France, Angleterre, Belgique. Le président Roosevelt, malgré les difficultés d'ordre constitutionnel rencontrées chez lui, fait une tentative hardie dans ce sens aux Etats-Unis.

L'assurance-chômage coûte cher aux gouvernements, mais les secours directs coûtent encore plus cher, et les travaux subventionnés par l'Etat sont ruineux.

Dans un pays comme le nôtre, où il y a tant de terre à peupler, la congestion des villes tient à une organisation économique défectueuse que l'assurance contre le chômage ne saurait rectifier si même elle ne l'aggrave pas. Nous le faisons observer à propos du plan d'établissement agricole des chômeurs, à quoi servira de vouloir « renvoyer » sur la terre les chômeurs de Montréal, de Québec, de Trois-Rivières, si en même temps on crée à leur intention une assurance qui leur permette de vivre à ne rien faire, en attendant le travail? Du reste, dans l'étude d'une question aussi grave, il faut partir de faits certains. Or la note de l'ACTION PAROISSIALE contient des erreurs de fait qui sont d'importance. L'assurance-chômage n'existe que depuis quelques années en Belgique, où elle donne de graves mécomptes s'il faut en croire des journaux qui n'ont rien de réactionnaire au sens péjoratif du terme; nous lisons dernièrement dans un organe du parti catholique, la NATION BELGE, qu'à moins d'une refonte complète elle ruinerait le pays au bénéfice des seuls éléments socialistes. L'Angleterre supporte ce régime tant bien que mal pour le présent, grâce aux modifications qu'un gouvernement conservateur y a opérées, mais on se demande ce qu'il en sera demain, sous le gouvernement socialiste que les récentes élections municipales font prévoir. Comment il est appliqué en Allemagne à l'heure actuelle, nous n'en savons rien, la loi d'hier, dans ce pays, étant la fantaisie administrative d'aujourd'hui; mais ce que nous savons pertinemment, c'est que contrairement à l'affirmation gratuite de l'ACTION PAROISSIALE, l'assurance-chômage n'existe pas en France.

Autre observation. Ni en Belgique, où il y a des provinces, ni en Allemagne, où il y avait, jusqu'à ces derniers temps, des Etats, on n'a demandé aux gouvernements locaux de partager dans les frais de l'assurance-chômage. Pourquoi donc la Province de Québec serait-elle tenue de « consentir les sacrifices nécessaires à la réalisation de cette institution »? On

ne le répètera jamais trop, c'est au gouvernement fédéral, en tant qu'investi du double ressort de l'industrie et du commerce, qu'il incombe de remédier au chômage industriel et commercial. Dans ce domaine le Québec n'a pas plus à faire que les autres provinces du Canada, et il est bien sûr que celles-ci, dans l'état actuel de leurs finances, ne se laisseront pas davantage imposer des sacrifices qui ne découlent pour elles d'aucune obligation constitutionnelle.

Les secours de chômage sont assurément une question sociale de première gravité, et l'idée ne nous viendrait jamais de contrarier par esprit de parti ceux qui travailleraient sincèrement à la résoudre. Mais nous le demandons en tout respect à l'autorité ecclésiastique: l'ACTION PAROISSIALE, en se prononçant aussi à la légère sur cette question qui est, en notre pays, non moins politique que sociale, ne prend-elle pas précisément le moyen d'en rendre le règlement plus difficile? Il y a en France une *Action populaire* qui publie, sous la direction des RR. PP. Jésuites, des *Dossiers* sur toutes les grandes questions sociales du jour. Très complets, ces *Dossiers* sont néanmoins impartiaux: on n'y lira jamais, par exemple, que le gouvernement français doive instituer l'assurance-chômage avec ou sans la participation des villes, des communes ou des départements. La direction se contente de renseigner le lecteur d'une manière tout objective. Chez nous, un religieux du même Ordre, abusant de l'impunité dont il jouit, dicte leur conduite aux pouvoirs publics dans des questions où l'homme le plus sage hésite entre diverses solutions. Et quand, au nom des intérêts de l'Eglise, nous protestons contre cet abus du prestige religieux, c'est nous, et non le coupable, qui sommes dénoncés, par quelque « L'Heureux » de commodité, comme ennemis du clergé.

Nous parlions dernièrement d'une « aile cléricalle du communisme »: par l'aliment qu'elle apportera à l'agitation anticapitaliste, la note de l'ACTION PAROISSIALE ne prouve-t-elle pas qu'il y a au moins, dans le Canada français, une aile jésuite du communisme?

Olivar ASSELIN

L'amateur

(Du FIGARO)

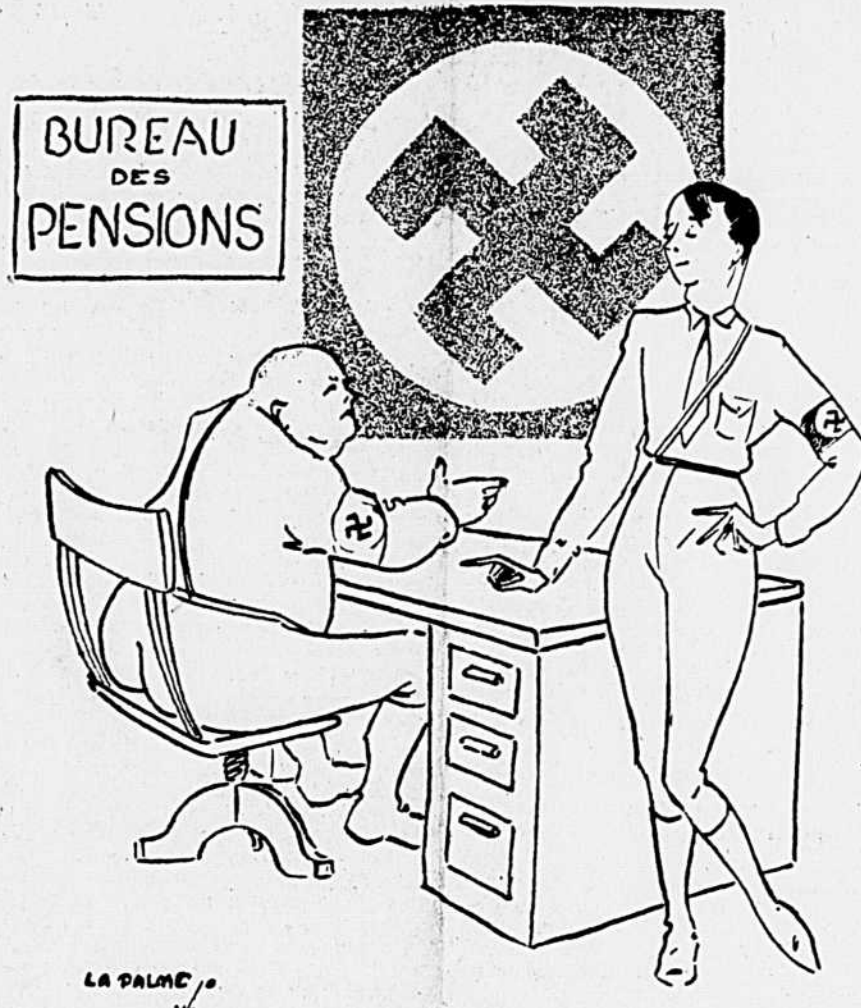
Je souhaiterais réhabiliter le terme d'amateur, sur lequel pèse non point de la déconsidération, mais du discrédit. Nous savons ce que nous pensons lorsqu'on nous annonce une représentation donnée par des amateurs, et ce que nous voulons dire lorsque nous affirmons d'une œuvre que c'est un charmant travail d'amateur. Nous avons connu des artistes rentés qui jouaient les chahutés, pour ne pas paraître des amateurs. Il est vrai que cela a un peu changé, que le bohème a passé de mode et que l'amateur riche, tout au moins en littérature, jouit, depuis Marcel Proust, d'une espèce de prestige. Néanmoins, le terme conserve une réputation d'insuffisance.

Et pourtant, regardez ce que le sport exige de l'amateur pour conserver ce titre qui, par ailleurs... La vertu la plus rigoureuse! Un champion « amateur », pour demeurer dans l'amateurisme, ne peut négocier sa célébrité en quoi que ce soit, ni vendre sa photographie, ni assurer contre avantages la suprématie, d'un produit, ni se faire habiller pour rien, ni tourner un film, enfin accomplir aucune de ces transactions sociales auxquelles aspirent ou que pratiquent les femmes du monde les moins dégoûtées. En sorte que lorsqu'une gloire du tennis parvient à son zénith elle se doit immédiatement de repousser toutes les tentations. Elle est cernée par cent corrupteurs qui lui proposent des activités agréables et rémunératrices. Mais la fédération veille sur sa vertu comme une duègne. Tout écorniflage à cette vertu spéciale serait rigoureusement châtié. Chassé du paradis sportif, l'amateur cesserait d'être amateur et deviendrait, ô terreur! professionnel. Or, je conviens que ce mot ne jouit pas, lui non plus, en toutes circonstances, d'une excellente réputation.

Cependant, quel supplice et quelle vertu! Songez qu'on vient, après beaucoup d'autres offres de ce genre, de proposer à Fred Perry cent mille dollars pour tourner un « court métrage ». Il a écarté, parait-il, ce nouveau corrupteur comme les autres... Il lui a montré la porte. On est un homme de court ou on ne l'est pas. Fred Perry refuse donc les millions pour demeurer un « amateur ». Je trouve cela parfaitement héroïque, mais puisqu'il en coûte autant d'être un amateur, on voudrait être sûr que le titre en valait la peine et qu'on n'accueillit plus les ouvrages d'amateurs avec ce mince sourire qui est la forme la plus cruelle du dédain.

GUERMANTES

EN HITLÉRIE OU LE MONDE INVERTI



LA PALME

— Je viens introduire une demande de pension.
— Mais c'est le bureau des pensions pour veuves, ici, Monsieur.
— Justement. Je suis la veuve du capitaine Roehm.

LES IDÉES ET LES FAITS

I. — Le Jardin botanique

L'architecture d'une ville, je l'ai déjà dit, traduit ou le civisme et la culture de ses habitants, ou leur ignorance et leur défaut d'ordre. Je pourrais ajouter que l'inexistence d'un jardin botanique, d'un véritable musée de la flore, dans une agglomération urbaine d'un million d'âmes, n'est pas précisément une marque d'instruction. Dans l'esprit de la Société canadienne d'Histoire naturelle, le jardin botanique de Montréal renfermerait un grand nombre d'espèces végétales, disposées pour le plaisir de l'œil et l'éducation de l'esprit; on y trouverait, classées par espèces, toutes les plantes sauvages, médicinales ou économiques, du pays; vu la superficie du terrain disponible, il serait même possible d'y aménager des terrains de jeux et de petits jardins modèles destinés à éveiller chez les visiteurs le sens de l'esthétique urbaine.

Commencé il y a deux ans, à la demande du Frère Marie-Victorin, l'aménagement du jardin botanique est resté en plant — c'est le cas de le dire — par la faute d'une édilité imprévoyante, d'ailleurs occupée à saccager les fonds publics. La Ville pourrait depuis cette époque à l'entretien (chauffage et gardiennage) du pavillon et des serres. D'une superficie considérable, drainé et pourvu d'un système d'irrigation, le terrain affecté au futur jardin botanique est de propriété municipale. D'autre part, une gracieuseté du Boyce Thompson Institute ou, mieux, de son ancien directeur, M. H. Teuscher, a fourni à la Ville 10,000 plants de toute espèce qu'elle a mis en pépinière au Parc Morgan. Un botaniste distingué m'affirme qu'une partie de ces plants se perdront d'ici au printemps prochain, et même qu'ils seront à peu près tous inutilisables si l'on retarde plus longtemps la reprise des travaux. Quoi qu'il en soit, une fois exclus l'expropriation du terrain et l'achat des plants, les frais édilitaires (terrassement, construction d'allées, creusage d'étangs artificiels, plantation d'arbres, etc.) se résument à peu de chose eu égard à l'importance de l'œuvre. Si la Ville décidait de reprendre les travaux, comme il en est question ces jours-ci, l'important serait d'empêcher que le personnel technique fût choisi au gré des amitiés électorales de M. Houde ou de M. Savignac. (Le grand honnête homme qui avait juré de chasser les bookmakers de Montréal). Le Frère Marie-Victorin s'est engagé à recruter en quinze jours le personnel technique et la main-d'œuvre. Si l'on n'envisage pas cette entreprise édilitaire comme une nouvelle source de pillage, il n'y a pas une raison au monde de ne pas recourir à ses bons offices.

Nous avons la plus grande admiration pour le Frère Marie-Victorin, pour son collaborateur M. Jacques Rousseau, pour tous les hommes de science qui nous grandissent à nos propres yeux et aux yeux de l'étranger. C'est une œuvre sociale que de leur fournir les moyens matériels de continuer leurs recherches. En septembre

1933, le Canada était représenté au congrès de la *British Association for the Advancement of Science* par le Frère Marie-Victorin. Le congrès réunissait MM. Gustave Chaveau et P. Bugnon, représentants de la France; le célèbre protistologue suisse, M. O. Senn; le professeur américain Chrysler et le Dr Mundt, d'Allemagne, tous réputés dans le monde savant. Eh bien, si vous songez combien peu de Canadiens-Français ont atteint cette supériorité en d'autres domaines de la recherche ou de la pensée, vous vous direz que des hommes comme le Frère Marie-Victorin, cela se conserve en chasse d'or. Ce savant mériterait un jardin botanique, même si l'en avait pas besoin; nous tous qui en avons besoin le méritons si peu.

II. — Pour un plan d'ensemble

L'aménagement d'un jardin botanique fait partie d'un programme d'édilité que la Ville devrait établir sur le champ, d'une part pour embellir Montréal, d'autre part pour répondre aux besoins croissants de la démographie, du commerce et des transports. Réunie vendredi 2 novembre, sous la présidence de M. Terrault, la Commission municipale d'urbanisme a décidé de consulter des techniciens et des journalistes avant d'élaborer ce plan d'ensemble. M. Terrault a déjà fait des suggestions — notamment sur l'emploi de l'hydromètre — qui eussent épargné des millions à la Ville. Ses remarques de vendredi dernier ne sont pas moins judicieuses. Montréal serait moins désordonné si, au moment de son expansion économique, la municipalité avait réglé l'établissement des magasins, des usines, des maisons d'habitation proprement dites, suivant le système du zonage. Il n'est guère de quartier d'habitation où n'aient champignonné quelques magasins qui, étant donné le nombre croissant des intermédiaires, en attireront d'autres. Peu à peu le commerce recule ainsi les frontières de l'habitation vers l'extérieur de l'île. Cet envahissement enlaidit une ville déjà peu harmonieuse; il cause surtout chaque année la ruine d'îlots entiers, perdus pour l'habitation; l'abandon de quelques parcs publics autour desquels poussent de disgracieuses constructions industrielles et commerciales; la faillite de fabriques qui comptaient, pour amortir leur dette, sur l'expansion normale de la paroisse. Comment corriger cette anarchie générale? Par l'utilisation judicieuse des ouvrages existants, comme nous le disions ici le 29 octobre, par la réforme des ordonnances municipales sur la construction, enfin par l'établissement d'un plan d'ensemble. M. Terrault partage ce point de vue. « Il ne suffit pas de parler », a-t-il dit, « pour faire un plan d'ensemble. Il ne suffit pas non plus d'arriver dans une ville, et, de but en blanc, sans en rien connaître, d'établir les lignes d'un plan d'ensemble. Il faut d'abord amasser le matériel de renseignements nécessaires avec lesquels l'urbaniste pourra travailler avec certitude et succès. »

pour nos arrière-petits-neveux. Montréal ne sera jamais une belle ville. Faisons du moins qu'elle soit habitable.

III. — Errata

Dans notre note d'hier matin, M. Lancelot... s'en balancigne, lire *chaise bergante*, non *bersante*, comme on me l'a fait écrire. La phrase que Lancelot met dans la bouche d'une paysanne canadienne-française doit se lire ainsi: « Je vais éclairer à madame par les montées », et non « par les escaliers ». Erreur de transcription. Quelques lignes plus loin, la parenthèse explicative dans la première phrase de la citation était ainsi imprimée: « Ce snobisme (*l'honneur de la correction*)... » On aura lu, comme il fallait: « Ce snobisme (*l'horreur de la correction*)... »

Lucien PARIZEAU

Échos

Journaliste...

● Dernièrement, une jeune fille peu familiarisée avec la grammaire, mais possédée de la manie du journalisme, écrivit une longue lettre au rédacteur en chef d'un grand hebdomadaire français pour solliciter une collaboration, et, dans l'espoir de renforcer sa candidature, elle remplit sa missive d'allusions admiratives à l'adresse du destinataire.

Toutefois, ne recevant pas de réponse, elle alla le voir elle-même.

— Avez-vous reçu ma lettre? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle. Mais je regrette... Je n'ai pas besoin de collaboration en ce moment.

— Et, insista la jeune fille avec intention, n'avez-vous pas été frappé, dans ma lettre, par... tout ce que je ne peux pas vous dire de vive voix?

— Ah! oui!... répliqua le journaliste, les fautes d'orthographe!...

Langue française

● Les journalistes français se sont réjouis récemment en constatant qu'un congrès de philosophes à Prague avait tenu ses principaux discours en français. Cela les console de la *semi-abdication* de Versailles.

Mais, au fait, quelle abdication y eut-il à Versailles, dont ait pu pâtir la langue française? Les pays anglo-saxons qui y furent représentés tinrent à maintenir les privilèges de la langue anglaise. Or, ils n'avaient jamais fait autrement, même au XVIIIe siècle. Il y avait seulement cette nouveauté, à Versailles, que les gouvernements anglo-saxons étaient plusieurs, alors qu'à Vienne on ne connaissait que celui de Castlereagh.

Mais bientôt on s'aperçut que l'universalité même de la Société des Nations favoriserait le prestige de la langue française. Sans doute, les habitants de cette planète qui parlent anglais sont plus nombreux que ceux qui s'en tiennent au français, mais les gouvernements ne sont pas dans le même cas. A Genève, M. Adatti, en bon Japonais, a toujours parlé français en public, et M. Benès en fait autant, le premier peut-être pour faire pièce aux Américains, le deuxième pour faire pièce à Berlin et à Vienne. Dans les banquets de presse, on traduit en français les discours anglais et allemands, mais jamais en allemand les discours français. Quant aux discours d'Aristide Briand, il ne fallut jamais les traduire en aucune langue; tout le monde comprenait.

Les plus assidus à ne s'exprimer qu'en langue française furent toujours les diplomates hollandais; c'est eux, en tout cas, qui paraissent attacher le moins d'importance à la question flamande.

G. B. S. l'irrespectueux

● L'autre jour, M. Bernard Shaw, qui avait besoin de s'entretenir avec M. Noël Coward pour affaires de théâtre, téléphona au jeune et fameux comédien.

— Je voudrais bien vous voir.

— Bon. A bientôt.

— Sans doute. Mais, alors, pouvez-vous déjeuner avec moi demain?

— Impossible, je dîne avec le prince de Galles.

— Alors, dîner?

— Impossible, je dîne avec le prince de Galles.

— Eh bien! donc, prenons le thé ensemble.

— Impossible, je goûte avec le prince de Galles.

Alors G. B. S., exaspéré, mais toujours froid et narquois, se contenta de répondre:

— Eh bien! mon cher Coward, voulez-vous que je vous dise une chose: vous avez beau faire, vous ne serez jamais la reine d'Angleterre!

L'enseignement de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, 535 avenue Viger, prépare au commerce, à la publicité, au journalisme. Complétez avantageusement les connaissances professionnelles de l'avocat et du notaire. Cours du jour, du soir et par correspondance. — Tél.: HA 6208.

Révisions politiques

C'est la mode un peu partout de parler de réformes profondes aux constitutions existantes. Il semble bien que les Etats qui n'ont pas encore eu leur petite révolution éprouvent le besoin de retoucher les institutions existantes, afin d'empêcher le triomphe du désordre, qui s'annonce de plus en plus menaçant. Il ne reste plus guère que la Scandinavie, la Suisse, la Belgique, la Hollande, parmi les petites puissances, et la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, parmi les grandes, qui n'aient pas encore souffert du bouleversement politique et social qui ravage le monde de l'après-guerre.

Il est intéressant de constater l'évolution profonde de la société moderne par l'étude des changements survenus dans la situation tant politique qu'économique des petits pays, qui avaient, il y a quelques années encore, la réputation justifiée de jour d'un équilibre hautement enviable. Il est difficile de discerner exactement les stades d'une évolution dans un grand pays, en raison de la multiplicité des facteurs qui interviennent dans l'établissement de ce que l'on pourrait appeler l'équation nationale. Au contraire, la vie des petites puissances est simplifiée et prête mieux à l'analyse.

C'est ainsi que l'on peut observer un changement profond dans la vie politique et économique des pays scandinaves. On pourrait croire que ces contrées relativement excentriques (géographiquement parlant) ne subissent que lentement le flux et le reflux des mouvements politico-économiques qui déchirent le reste de l'Europe. Il n'en est rien. Suède, Norvège, Danemark, n'échappent pas à la loi commune de l'interdépendance économique et des contre-coups des événements politiques. Les profonds changements qui se sont produits dans le premier domaine ont entraîné une évolution sociale et politique marquée. Très libre-échangistes par tempérament, par tradition, par intérêt, les pays scandinaves ont vu dans l'espace de ces vingt dernières années les courants économiques changer du tout au tout. Les trois pays ont été obligés de remanier leur organisation commerciale, industrielle et agricole. En ce qui concerne l'agriculture, par exemple, la diminution des exportations danoises a nécessité une législation nouvelle qui n'a pas été sans influencer sur l'état social du pays. En effet, l'accroissement continu des restrictions extérieures a aidé au développement des coopératives de production; et en pays scandinaves, qui dit coopérative, dit commencement de socialisme d'Etat. Ce qui s'est passé pour l'agriculture au Danemark s'est passé et se passe encore dans les deux autres pays scandinaves. On assiste ainsi à une contradiction apparente: le nationalisme économique, qui entraîne un moment où l'autre la dictature politique, a provoqué en Scandinavie un mouvement vers le coopératisme et le socialisme d'Etat. En réalité, les deux phénomènes sont parallèles, mais ils portent des noms différents. Dans certains pays, c'est le bouleversement politique qui a précédé le chambardement économique (Russie, Italie, Allemagne), dans d'autres, ce seront les changements économiques qui vont nécessiter une révision des valeurs politiques (France, Angleterre, Etats-Unis, Scandinavie et quelques autres). Tous ces changements ont, bien entendu, leur origine dans l'éclosion du nationalisme économique.

Ainsi donc, on procède depuis une vingtaine d'années à la révision de toutes les valeurs acceptées par la société. Les changements économiques, politiques et sociaux s'imposent aux Etats qui veulent éviter la révolution qu'elle soit d'extrême-gauche ou d'extrême-droite. La révision constitutionnelle, en France et ailleurs, est devenue une nécessité, et une nécessité urgente.

Je reviendrai prochainement sur l'évolution anglaise et sur le programme des réformes proposées en France par M. Doumergue, évolution et réformes qui offrent le plus grand intérêt à tous points de vue.

André BOWMAN

La France ne veut plus d'objecteurs de conscience

A Paris, le tribunal civil de la Seine a prononcé par défaut la dissolution de la Ligue des objecteurs de conscience, qui a été déclarée contraire à l'ordre public.

REVUE DE LA PRESSE CANADIENNE

Jeunes Canadiens-Français

Impérialisme

L'impérialisme britannique n'est jamais qu'assoupi dans notre pays, même aux jours des plus belles poussées autonomistes. Il revêt diverses formes. Il est tantôt politique, tantôt économique, tantôt militaire, tantôt démographique, etc. Il revêt actuellement à peu près toutes ces formes par la grâce de M. Bennett qui aura ainsi bien mérité d'entrer à la Chambre des Lords. La politique du Canada est de plus en plus déterminée par Londres, sa politique extérieure surtout; les accords d'Ottawa prétendaient réaliser l'utopie du cycle économique fermé dans les limites de l'Empire; l'on parle plus encore de défense militaire de l'Empire par ses colonies que de peuplement de ces mêmes colonies par les chômeurs anglais. On n'a pas cessé de parler immigration britannique au Canada, mais on insiste surtout, depuis quelque temps, sur la nécessité de protéger notre pays du côté du Pacifique, quitte ensuite à assurer cette défense par des immigrants... et à nos frais. A L'AVENIR DU NORD, JEP s'élève contre cette poussée d'impérialisme militaire.

Une nouvelle poussée d'impérialisme militaire serait à la veille d'affliger le Canada. M. Bennett serait revenu d'Angleterre avec une orientation politique qui nous ferait entrer dans un vaste plan de défense impériale.

Depuis son retour de Londres, M. Bennett a dit, à plusieurs reprises, qu'il était nécessaire d'assurer la sécurité de l'Empire contre la guerre. Rattachant ces paroles à d'autres du premier ministre de l'Angleterre et à certains articles de journaux anglais, on croit pouvoir conclure qu'un plan est dressé et en voie de réalisation en vue de la défense générale de l'Empire britannique. Le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud y contribueraient. Il s'agit, pour le Canada, d'établir une flotte nouvelle dans le Pacifique.

Cette politique de défense impériale n'est pas encore officiellement annoncée. Mais elle est dans l'air. Et on sait que M. Bennett, impérialiste convaincu, n'y mettra pas d'entrave.

Ce serait pourtant folie de s'y aventurer, surtout à l'heure présente. Le parti conservateur inspire des craintes à ce sujet. JEP est à surtout au parti conservateur. En vérité le parti libéral n'est pas tout à fait indemne d'impérialisme britannique. Il dénonce cet impérialisme quand il est dans l'opposition. Mais quand il arrive aux affaires, il se trouve pris dans une série d'institutions et de rouages administratifs qui l'entraînent, disons malgré lui et à son insu, vers un impérialisme qui est la rançon de notre colonialisme. Evidemment cet impérialisme est beaucoup plus accentué sous les régimes conservateurs, ce parti s'identifiant avec le colonialisme le plus étroit. Mais jamais depuis la Confédération l'impérialisme n'a été plus « porté » que sous le gouvernement de M. Bennett.

M. Omer Héroux donne, au DEVOIR, une série de raisons d'ouvrir les yeux sur l'impérialisme militaire qui recommence à nous envahir à mesure que se pose de plus en plus menaçant le problème de la défense de l'Empire.

Premièrement, et quoiqu'on ait prétendu que le dernier carnage avait pour objet de mettre fin à la guerre, l'univers est aussi inquiet, aussi secoué par les craintes et menaces de guerre qu'il l'a été peut-être jamais. Cela ne signifie pas nécessairement que tel et tel pays s'affrontent demain; mais cela veut dire que d'un bout du monde à l'autre, même si l'on y parle beaucoup de désarmement, on songe fiévreusement à s'armer.

Deuxième point: les armements que s'imposent — et que songent à s'imposer — des pays qui sont encore profondément marqués par la dernière crise sont de plus en plus coûteux.

De plus en plus coûteux, 1° parce que le prix des armes de type ancien est, à raison de leur perfectionnement, devenu beaucoup plus considérable (pensez au prix actuel des navires de guerre!); 2° parce que des armes nouvelles sont venues doubler les anciennes.

Il y avait autrefois des armées de terre et des armées de mer; il y a aujourd'hui, avec celles-là, les armées sous-marines et celles de l'air, sans parler des chimistes qui nous offriront peut-être demain la guerre des microbes.

Troisièmement, l'Angleterre n'échappe à aucune de ces difficultés. Elle les subit même avec une particulière violence parce qu'elle a des possessions — et donc des risques de guerre — sur tous les points du globe.

Quatrièmement, la situation de l'Angleterre est, à certains égards, plus dangereuse qu'elle ne l'était en 1914. Du point de vue recrutement, cela saute aux yeux. C'est en Irlande que, depuis longtemps, elle a trouvé une importante partie de ses soldats. Cette source est tarie; — tarie quant à l'enrôlement volontaire, fermée quant au service obligatoire.

A l'Irlande qui faisait officiellement partie du Royaume-Uni, on n'a pas osé, au cours de la Grande Guerre, imposer la conscription. Aujourd'hui, la question ne saurait même se poser. Le tout est même de savoir si, à raison de la situation particulière du pays, l'Angleterre ne se croira pas tenue, par mesure de précaution, de ne pas laisser s'éloigner certains régiments.

De tout cela, il ressort que l'Angleterre, plus exposée que jamais, contrainte à des dépenses d'hommes et de matériel de plus en plus lourdes, sera de plus en plus tentée aussi de solliciter le concours de ses Dominions.

Une doctrine, « celle de la solidarité militaire des pays d'Empire », et des précédents, notre participation aux guerres de l'Afrique du Sud et de 1914, incitent l'Angleterre à compter sur nous pour la défendre, elle et ses possessions, ajoute M. Héroux qui conclut: A nous donc de ne perdre de vue ni cette dure réalité ni les circonstances qui la commandent.

Cela pourra nous imposer de très graves décisions. Tout d'abord, en outre, un professeur de Toronto affirmait-il pas que, dans la prochaine guerre, nous devrions rester neutres, fallût-il pour cela sortir du Commonwealth des nations britanniques? Cette déclaration, les protestations qu'elle a soulevées, suffiraient à

marquer la gravité d'un problème auquel l'on voudrait bien ne plus penser, mais que l'on ne peut malheureusement pas supprimer en n'y pensant point.

Tout cela, qui n'est pas gai même considéré du seul point de vue canadien, doit nous faire réfléchir très sérieusement si nous nous faisons du point de vue canadien-français, le seul qui nous intéresse après tout. Conclusion pratique: suivons de près nos députés à la prochaine session et ne leur permettons point de se laisser imposer quelque un des projets de défense impériale et d'immigration britannique qui se sont trop souvent fait jour depuis un certain temps.

Les idées en marche

Les idées vont parfois beaucoup plus vite que la clairvoyance des politiciens, écrit L'ILLUSTRATION à propos de la sécession imminente en Australie où elle voit un précédent de bon augure pour le Canada-Français.

Une partie de l'Australie veut user de son droit de se séparer de la fédération, tout en restant sous l'égide britannique. Les séparatistes se plaignent de ce que le «commonwealth» ne leur donne pas justice. Etant donné que les états australiens, tout comme les provinces canadiennes, se sont fédérés pour leur plus grand bien, il n'est que normal que tel des associés qui n'est que satisfait sorte de la société.

Là-bas, l'idée de se dégager de la fédération ne semble pas blasphématoire. Le vote y a été favorable par deux contre un. Si, l'un de ces matins, Québec décidait de constituer un état de langue française, maître de ses destinées, sous le drapeau britannique, croit-on que le vote serait aussi qu'en Australie occidentale?

Le SOLEIL avait écrit précédemment sur le même sujet après avoir rappelé qu'au Canada aussi il y a des tendances sécessionnistes qui sont plus que des velléités:

L'Australie occidentale nous apporte donc des enseignements qui invitent à la réflexion. En attendant les appréciations et les leçons que nous apportera la sécession si elle s'accomplit après une longue préparation de l'opinion publique, un libéraliste et des démarches portées jusqu'au gouvernement anglais, on peut retenir que les griefs de la population de l'Australie occidentale ont leurs sources dans les mécontentements créés par le jeu des tarifs douaniers. L'Australie, comme le Canada, a voulu protéger quelques industries. Elle a eu elle aussi sa muraille de droits à l'importation, en théorie extrêmement sages et utiles, mais en pratique présentant de nombreuses injustices. Les tarifs ont été un instrument de désagrégation nationale. Les Canadiens peuvent voir dans ce qui se passe en Australie une mise en garde contre le régime économique en apparence commode du protectionnisme.

Si encore nous n'avions à nous plaindre que du protectionnisme...

Sachez ce que vous voulez

Avec nous, le CANADA, par la plume de H. G., demande aux partisans du corporatisme de savoir ce qu'ils veulent, de le dire clairement et de démontrer que ce qu'ils veulent est possible.

Pendant que le rédacteur de l'Action catholique cherche à mettre d'accord son idéal et la réalité, nous méditerions ensemble l'un de ses plus récents aveux. M. L'Heureux écrit:

« Beaucoup de choses doivent être modifiées, dans le monde où nous vivons, c'est incontestable. Mais il serait insensé d'entreprendre des changements conçus au gré de la fantaisie. »

Nous sommes bien éveillés, nous ne rêvons pas. M. L'Heureux affirme qu'il « serait insensé d'entreprendre des changements conçus au gré de la fantaisie. » Or voyez un peu. M. L'Heureux écrit à pleines colonnes de l'établissement au Canada d'un régime corporatif. Un de nos confrères, et nous à sa suite, lui demandons de définir son projet, de nous démontrer (ou simplement de démontrer à ses lecteurs) que le chambardement qu'il propose n'est pas conçu au gré de la fantaisie, d'invoquer comment il entend établir ce régime chez nous. Il importe, n'est-ce pas, publie M. L'Heureux présente le régime corporatiste comme idéal, que tout le monde sache en quel il est possible de l'établir ici? Et M. L'Heureux, comme s'il avait réellement proposé un chambardement fantaisiste, garde le silence.

« Ne va-t-il pas vraiment un danger ux utopiste? Il sème le mécontentement contre l'économie libérale, c'est-à-dire contre l'ordre établi. Il parle vaguement d'un autre régime supérieur qu'il proclame possible. Mais, quand on lui demande de démontrer comment ce régime pourrait être établi, il demeure silencieux. »

A semer le mécontentement, écrit H. G., M. L'Heureux récoltera la révolution. Et il ajoute que tant que ce réformateur de la société n'aura pas précisé ses positions et démontré la supériorité de son système sur les autres, on sera en droit de le considérer comme un dangereux utopiste.

L'octroi aux hebdomadaires

On a beaucoup discuté et l'on discutera encore sur le projet d'octroi aux hebdomadaires dont un député-journaliste, M. Edouard Fortin, a parlé au cours d'un récent banquet. D'aucuns y voient une tentative d'asservissement de toute la presse rurale. D'autres prétendent que le gouvernement de la Province aidera simplement les hebdomadaires à vivre en y faisant insérer des communiqués d'intérêt agricole dont l'insertion sera payée au tarif des annonces et que dans ces conditions le mot octroi est un mot malheureux ou du moins maladroit.

La PAROLE discute longuement ce projet et le défend. Le directeur de cet hebdomadaire, M. P.-E. Rioux, qui fait partie du conseil d'administration de la Canadian Weekly Newspaper Association, aurait déjà reçu mission de son association de présenter le gouvernement de la province au sujet d'un projet analogue sinon identique et c'est ce même projet que M. Fortin aurait repris pour le compte de l'Association des journaux hebdomadaires français du Canada. D'après la PAROLE, il ne s'agirait que de publicité commerciale.

Les délégués de la C. W. N. A. devaient, en effet, inviter le gouvernement de Québec à se servir des colonnes des hebdomadaires de la province, sans égard à leurs alliances politiques, pour informer périodiquement les électeurs-contribuables sur les questions de grande importance qui

relèvent du gouvernement provincial et, en même temps, y poursuivre, dans le meilleur intérêt du public, une campagne d'éducation.

Les délégués avaient fait, en substance, les suggestions suivantes:

1° Qu'à la fin de chaque session de la Législature, un rapport abrégé soit inséré comme annonce dans chaque journal, expliquant les lois qui ont été faites ou amendées durant la session.

2° Que le ministre de l'Agriculture se serve des journaux ruraux comme médium pour donner aux agriculteurs des conseils et des suggestions afin de les aider à améliorer leur sort.

3° Que le ministre de la Voirie se serve également des hebdomadaires pour promouvoir la sécurité des voyageurs et inviter le peuple à bien recevoir les touristes.

4° Enfin, une dernière suggestion se rapportait au ministère de la Chasse et des Pêcheries qui voit bien souvent ses lois violées dans les régions rurales. Ces délits, la plupart du temps, sont dus à l'ignorance des lois chez les chasseurs et les pêcheurs. Les représentants de la C. W. N. A. soumettaient que si le ministre de la Chasse et des Pêcheries voulait publier, à intervalles réguliers, des avis dans les journaux ruraux, nos forêts, nos lacs et nos rivières seraient mieux protégés et les bricoleurs pour le plus grand bénéfice de tout le monde.

La PAROLE explique plus loin pourquoi ce projet s'effaçait devant celui de M. Fortin.

Dans la suite, l'idée a fait son chemin. Peut-être pas, cependant, de la manière que le voulaient les délégués de la Canadian Weekly Newspaper Association qui, d'ailleurs, par une coïncidence tout à fait fortuite, — c'est, du moins, ce que nous avons pensé — se trouvèrent à arriver avec leur requête en même temps que M. Fortin avec la sienne. Croquant alors qu'ils se trouvaient en face d'une même tentative, — dans ses moyens comme dans son but, — MM. Sellar, Legge et Rioux s'abstinrent de continuer leurs démarches pour ne pas embrouiller les choses.

Sans doute aussi dans l'espoir que le projet mourrait mieux sous l'influence d'un député bien en cour.

La PAROLE conclut de tout cela que le discours de M. Fortin a été reçu avec une fausse interprétation. Et il ajoute que s'il s'agit toujours du premier projet de publicité commerciale c'est fort bien, mais que s'il s'agit d'un octroi, c'est-à-dire d'une amoune destinée à lier les hebdomadaires, c'est autre chose et que dans ce cas tous les hebdomadaires ne « marcheraient » pas.

De son côté, M. Fortin a communiqué ces lignes à l'ACTION CATHOLIQUE de vendredi qui les attribua textuellement au député de la Beauce:

« Dans le discours que j'ai prononcé lors du banquet de M. Elzéar Dallaire, président de l'Association des hebdomadaires, je n'ai jamais laissé entendre qu'un octroi était donné par le gouvernement aux hebdomadaires dans le but de les favoriser, sans aucune obligation de leur part. Le sens de mes paroles était assez clair, et tous les convives l'ont parfaitement compris, que le gouvernement de Québec reconnaissait la valeur publicitaire des journaux ruraux en contribuant à l'avenir les communiqués officiels qu'il publierait dans leurs colonnes et que cet octroi permettrait aux hebdomadaires, sans distinction de parti, à continuer leur mission. »

M. Fortin déclare donc très clairement qu'il s'agit du projet de publicité commerciale dont parlait la PAROLE.

Mais le DEVOIR s'oppose même au projet de publicité commerciale, tout en admettant que cette forme de subvention est plus acceptable que l'octroi pur et simple.

Pour ce qui est de la publicité du ministre québécois de l'Agriculture, ou elle vaut quelque chose, ou elle ne vaut rien. Si elle a de la valeur, n'importe-t-il pas aux journaux ruraux de la fournir à leurs lecteurs qui paient pour avoir de quoi lire, et de ne rien se faire verser pour cela par l'Etat? Et si elle ne vaut rien... Tels hebdomadaires publient presque toute cette matière sans en réclamer un sou de l'Etat, parce qu'ils la jugent utile à leur public. Pourquoi donc les hebdomadaires ruraux ne font-ils pas de même? La thèse de notre correspondant n'affirme pas notre raisonnement. Il y a là matière à réfléchir pour les directeurs d'hebdomadaires qui veulent rester indépendants des ministères. Qu'ils en acceptent de l'annonce payante placée en colonne d'annonces, cela ne les engage à rien. Mais si, pour publier des renseignements d'intérêt rural général ils reçoivent rémunération de la part du gouvernement, c'est-à-dire que cela ne paraît pas intéressé? S'ils ne voient pas la ficelle, d'autres peuvent la discerner dans l'ombre. Au train que cela va, nous aurons bientôt toute une presse rurale attachée. Ce sera dommage.

Le DEVOIR voit des ficelles partout quand il s'agit de politique et reproche aux autres de ne pas les voir. Mais ne voit-il pas lui-même un autre réseau de ficelles qu'on veut jeter sur les hebdomadaires en tâchant de les enrégimenter en bloc dans la « bonne presse »? Pour lui, ce blocage est évidemment plus louable. Pour nous il ne le serait que si la « bonne presse » ne faisait pas de politique. Mais elle est elle-même devenue un parti.

Au COURRIER DE ST-HYACINTHE, H. B. ne voit dans ce projet qu'une manœuvre pré-électorale.

Que le gouvernement essaie, à la veille d'élections, d'attacher à son char le plus grand nombre possible de journaux hebdomadaires, cela se conçoit. Nombre d'entre eux, déjà gagnés, en partie ou en tout, aux idées libérales, s'accrocheraient facilement d'un octroi gouvernemental. M. Taschereau pourrait leur faire tenir sa petite somme pour les engager à continuer le bon combat, ou pour y mettre une ardeur nouvelle. La méthode réussissait aussi chez quelques-uns, ni poisson ni chair, qui cherchent toujours de quel côté vient le vent, et font leur vie vieux principe que l'argent n'a pas d'odeur. On se demande cependant quel prétexte trouverait le gouvernement

pour faire des largesses à des feuilles comme le « Journal » de Québec, et l'« Action conservatrice » de Montréal, toutes deux adversaires du régime Taschereau, ou encore à des journaux indépendants comme le « Progrès du Golfe », (Rimouski), le « Bien public », (Trois-Rivières), ou le « Courrier de Saint-Hyacinthe »? Nous le demandons à M. Fortin.

Si le prétexte que cherche H. B. est celui qu'indiquent la PAROLE et M. Fortin, la note du COURRIER signifie-t-elle que l'hebdomadaire de St-Hyacinthe refusera la publicité agricole, même payée à tant la ligne? Nous le demandons à H. B.

A l'ACTION CATHOLIQUE, E. L. s'est élevé violemment contre ce projet. Le nouveau président de l'Association des hebdomadaires, M. Elz. Dallaire, lui réplique dans l'ECHO DU ST-MAURICE.

M. Fortin, député de Beauce, a déclaré au dîner offert au président de la presse hebdomadaire, que le gouvernement de Québec, reconnaissant l'importance des journaux ruraux, leur diffusion toujours de plus en plus considérable à travers le pays, avait consenti à les aider dans une certaine mesure, en octroyant à leurs justes revendications, d'être dédommages pour la publicité des divers ministères, publiée qu'on nous avait toujours demandé de faire gratuitement.

Quel mal et quel scandale y a-t-il dans cela. Seule la conscience pure de M. L'Heureux peut en être troublée.

Depuis un an l'Association des Hebdomadaires réclame cet acte de justice. Le gouvernement payait pour sa publicité dans les grands journaux du pays. Des sommes considérables étaient affectées à faire de la bonne réclame pour notre voirie, pour le tourisme, pour la Colonisation, les conseils aux cultivateurs; pour la chasse et la pêche, nos unités sanitaires, la ligue de sécurité, la publication des articles demandant de visiter notre province et la campagne vers le Retour à la Terre. Nos journaux étaient inondés de copie y venant des divers ministères et depuis toujours notre espace était employé pour faire cette publicité gratuite.

N'était-il pas juste que le gouvernement cède à nos justes demandes? Quand nous étions isolés, notre voix n'avait que peu d'échos. Organisés comme nous le sommes aujourd'hui, nous avons pu atteindre le but que nous poursuivons, et qui est absolument légitime. A l'avenir nous serons quelque peu rémunérés pour notre travail. Tout travail doit être raisonnablement payé. C'est un principe de justice qui n'a pas été ignoré dans les encyclopédies.

Nous ne sommes pas payés pour des articles politiques, pour défendre un gouvernement ou un politicien, mais pour les communiqués des divers ministères.

Voilà donc le point de vue de l'Association dont font partie les hebdomadaires bleus et indépendants dont le COURRIER DE ST-HYACINTHE dit que le gouvernement n'a pas à espérer d'appui politique en leur offrant un octroi. L'argument même du COURRIER justifie cette publicité qui, établie sur des bases commerciales, aidera à vivre, lui et ses confrères d'une presse qui, indépendamment de ses tendances politiques, peut rendre d'éminents services aux régions dans lesquelles elle circule. S'il y avait abus de la part du gouvernement, les membres « bleus » et indépendants de l'Association peuvent justement faire valoir leur point de vue et présenter leurs griefs devant cette institution.

Le gouvernement fédéral pratique depuis longtemps ce mode de publicité en faisant publier, surtout dans les quotidiens, des placards où s'étale une prose destinée, par exemple, à inviter les Canadiens à consommer plus de poisson ou à manger davantage de certains produits agricoles de notre pays, etc. C'est, je crois, ce procédé que les hebdomadaires ont demandé au gouvernement de la province d'appliquer en leur faveur. A moins que la pratique en soit abusive, ce que l'on verra à l'expérience, je ne vois pas qu'il y ait lieu de soulever une campagne comme celle que semblent vouloir commencer certains journaux. C'est une tempête dans un verre d'eau. Remarquons en outre que l'initiative vient des hebdomadaires et non du gouvernement.

George LANGLOIS

Découverte

Une fresque de 14 mètres de haut, peinte en 1491 et représentant saint Christophe, a été mise au jour au cours de travaux de réfection entrepris dans la cathédrale d'Augsbourg.

PAUL SMET
Fabrication et réparation de meubles de tout style
Cours de sculpture et d'ébénisterie
1067, Côte du Beaver Hill
Montréal Téli. BE 3646

Province de Québec
District de Montréal
No A-12553

COUR SUPERIEURE
Dame JULIETTE BEAUDRY épouse commune en biens de LEON MAURAS, autrfois des cité et district de Montréal, et d'abord autorisée par le Juge à ester en Justice aux fins des présentes,

vs
LEON MAURAS, autrfois des cité et district de Montréal et maintenant de lieux inconnus.

Il est ordonné au défendeur de comparaitre dans le mois.

T. DEPATTE,
Député-Protonaire,
J.-M. NADÉAU,
Procureur de la demanderesse.
Montréal, 30 octobre 1934.

Devant le Jeune Barreau de Québec, Son Eminence le cardinal Villeneuve a donné de sages conseils aux jeunes Canadiens-Français. « Mes chers amis, a-t-il dit, vous vous mettez à penser et à vouloir; veuillez quelque chose et non point des utopies, soyez pleins et non point gonflés. Il n'est personne qui ne souscrive à d'aussi intelligentes et d'aussi bonnes paroles; tous, jeunes et vieux, peuvent en faire leur profit. Les erreurs sont doublement dangereuses à une époque troublée; il est difficile alors de discerner la vérité, et le peuple, qui souffre, est prêt à suivre le premier habile venu. Dire à la jeunesse qu'elle doit d'abord apprendre à penser juste, c'est la sagesse même. »

Il arrive cependant que nous ne soyons pas tous d'accord sur ce qu'est la ou les vérités. Des milliers de jeunes gens, pour la plupart oisifs, s'inquiètent du lendemain, et Mgr Villeneuve les excusera de s'attacher parfois à une erreur ou de manquer de mesure. C'est leur inquiétude qui les jette prématurément dans la mêlée et, comme bien d'autres, ils croient avoir quelque chose de nouveau et d'utile à proposer.

Mais la jeunesse canadienne-française, elle, est plutôt résignée. Ce n'est pas elle qui manque de mesure ou verse facilement dans l'erreur. D'aucuns se demandent même s'il existe une jeunesse canadienne-française; tout au plus y a-t-il quelques moins-de-trente-ans qui s'agitent autour d'opinions qui ne leur appartiennent pas. Ceux-là ne sont pas loin de croire qu'il faudrait interdire à nos jeunes gens de pérorer comme ils le font; ils n'ont rien d'intéressant à nous apprendre. Il est certain qu'à entendre la plupart des jeunes orateurs embrigadés dans nos multiples associations politiques ou patriotiques, on pourrait douter de l'existence d'une jeunesse canadienne-française. N'était la voix mal assurée, on croirait, ma foi! qu'ils ont dépassé la cinquantaine. Défendre des utopies, leurs utopies! c'est nous faire beaucoup d'honneur. La jeunesse canadienne-française, qu'elle soutienne l'erreur ou la vérité, ne défend point sa propre opinion, mais plutôt celle d'autrui.

Les maîtres que nous écoutons, nous craignons toujours qu'ils soient des utopistes ou des révolutionnaires. Combien de jeunes gens a-jé entendus, claironnant leur jeunesse et leur enthousiasme, mais ne dépendant toute leur salue qu'au service des causes les plus reposantes et les moins explosives! J'ai souvent moi-même exposé publiquement, avec gestes et éclats de voix, des doctrines qui n'avaient rien de révolutionnaire, croyez-m'en; aurais-je eu l'audace de défendre une erreur reconnue comme telle et condamnée par mes « aînés »? J'en doute.

« Il y a bouffissure pathogène et détestable, chez les moins-de-trente-ans, à bousculer tout ce qui existe, et à vouloir transformer sur-le-champ tout ce qui n'est pas à leur gré. Eux seuls auraient-ils donc reçu mission de tout comprendre, de tout refaire sur des bases que leur omnipotence sagesse aurait enfin consolidées? » Et Mgr Villeneuve ajoutait: « Il y a une manière constructive de réformer le monde, et qui n'est faite ni de vaines doléances, ni d'incurable amertume à l'égard des temps passés ou de ceux que nous vivons. » De tout temps, je crois, la jeunesse a eu tendance à mépriser le présent dont elle exagère les défauts, au profit d'un passé aperçu à travers l'histoire qui embellit tout. Le temps a raison de cette tendance assez inoffensive. La jeunesse, au fond, est « traditionnaliste », mais elle adopte volontiers un langage révolutionnaire.

On admettra, d'un autre côté, qu'un jeune homme apporte une faculté de s'étonner, d'interroger et de comparer, que le temps émuossera, mais qui lui permet de échapper à d'autres peut-être. De plus, le jeune homme connaît ses besoins, ses aspirations; personne ne lui reprochera de les exprimer, fut-ce parfois avec amertume, à une époque difficile où les aînés sont enclins à ne penser qu'à eux-mêmes.

L'immense majorité des jeunes Canadiens-Français imitent à l'envie leurs aînés; ils paresseux ou ils pérorant. La foule, la nôtre, se garde bien de jeter un seul regard au-delà d'une certaine limite établie par ses chefs spirituels; notre jeunesse n'est guère plus audacieuse. Elle continue en masse la tradition canadienne-française, et cherche moins à employer son cerveau que ses bras. Pourquoi lui reprocher les excès de quelques rares jeunes gens? Elle est si tranquille et si « comme il faut », notre jeunesse, même en ses audaces.

Personne ne lui reprochera de les exprimer, fut-ce parfois avec amertume, à une époque difficile où les aînés sont enclins à ne penser qu'à eux-mêmes.

L'immense majorité des jeunes Canadiens-Français imitent à l'envie leurs aînés; ils paresseux ou ils pérorant. La foule, la nôtre, se garde bien de jeter un seul regard au-delà d'une certaine limite établie par ses chefs spirituels; notre jeunesse n'est guère plus audacieuse. Elle continue en masse la tradition canadienne-française, et cherche moins à employer son cerveau que ses bras. Pourquoi lui reprocher les excès de quelques rares jeunes gens? Elle est si tranquille et si « comme il faut », notre jeunesse, même en ses audaces.

Dollard DANSEREAU

La tribune du lecteur (1)

Confusion

Montmagny, le 31 octobre 1934

Monsieur Pierre Boucher, secrétaire de la rédaction à l'ORDRE, à Montréal.

Je n'ai pas mission de défendre qui que ce soit et les gens qui ont la manie d'envoyer des « lettres ouvertes » aux journaux me sont antipathiques.

Mais je crois qu'il vaut la peine de vous écrire ce qui suit. Il y a environ deux ans, L'ILLUSTRATION publiait un poème de Paul Morin, « Promesse », en l'attribuant à Alphonse Desilets. Le fait que les deux poètes voisinent dans l'Anthologie de Jules Fournier explique cette erreur, répétée par plusieurs journaux.

Sans vouloir dénigrer l'incomparable talent de M. Desilets, je le crois incapable d'écrire comme M. Morin. Et si j'envoie cette lettre à l'ORDRE, c'est avec la certitude que votre journal est le plus qui tout autre dans les salles de rédaction et parce que le CLAIRON de St-Hyacinthe, vient justement de commettre l'erreur que je signale.

J'espère que l'on cessera de confondre M. Morin et M. Desilets, et j'imagine que d'autres l'espèrent aussi.

Bien à vous, Willie CHEVALIER

(1) La Rédaction de l'ORDRE n'est responsable ni des idées ni de la forme de ce qui paraît sous cette rubrique.

L'aubergiste et la radio

Dans un village de Tchécoslovaquie, un aubergiste constatait, depuis un certain temps, avec une compréhensible amertume, que les soirs de belles radiodiffusions son local était presque vide. Ses meilleurs clients, étant sansfilistes, restaient chez eux pour écouter en famille l'un ou l'autre concert.

Que faire? Notre aubergiste avait une pompe à moteur électrique. Il n'hésita pas à abimer quelque peu son moteur pour lui faire produire le plus possible de parasites. Et, les soirs où la clientèle manquait, il se mit à pomper à grands flots. La salle ne tardait pas à s'emplier de clients qui venaient, en buvant de la bière, pester contre les parasites.

L'aubergiste les accueillait avec un bon sourire. En Tchécoslovaquie, il n'y a ni lois, ni arrêtés municipaux obligeant les citoyens à éliminer la production de perturbations par les moteurs électriques.

LOI ELECTORALE DE QUEBEC

LISTE DES ELECTEURS

CITE DE MONTREAL

Toutes les personnes domiciliées dans les limites de la Cité de Montréal, qui sont sujets britanniques, du sexe masculin, qui ont 21 ans révolus et qui possèdent toutes les autres qualifications requises pour être inscrites sur LA LISTE DES ELECTEURS POUR L'ELECTION D'UN MEMBRE DE L'ASSEMBLEE LEGISLATIVE, actuellement en voie de préparation, sont priées de se présenter:

LES 9 - 10 - 12 NOVEMBRE

DE 9 HEURES DU MATIN A 10 HEURES DU SOIR

à celui des bureaux temporaires qui est le plus proche de leur domicile pour s'assurer que leur nom est ou sera inscrit sur la liste de leur domicile électoral, et, s'il y a lieu, y déposer une demande en inscription sur la dite liste des électeurs.

MONTREAL-ST-LOUIS	B. S. Bender	1034, rue Sanguinet
	Arthur Regensterief	4025, avenue Laval
MONTREAL-ST-LAURENT	Sam Kalmansch	57, rue Craig
	Moe Wilchewsky	37062, boul. St-Laurent
MONTREAL-STE-ANNE	P. Groulx	745, rue du Dominion
	Jos. Bruchamp	494, rue de la Congrégation
MONTREAL-ST-HENRI	Ovila Brachette	2544, rue St-Jacques
	Philippe Pepin	514, rue St-Rémi
MONTREAL-VERDUN	J. Chevalier	2307, rue du Centre
	Z. Léveque	6602, rue d'Arçon
MONTREAL-ST-GEORGES	Caserna de pompiers	281492, avenue Cedar
MONTREAL-DORION	Arthur Boucher	1251 est, rue Laurier
	Nap. Dumas	5830, rue de Chateaubriand
MONTREAL-LAURIER	Wm. Boisiers	222 est, rue Laurier
	Alfred Boucher	94 ouest, rue Bernard
	A. Savard	6326, rue de Gaspé
MONTREAL-ST-JACQUES	Eugène Rioux	1282, rue Berri
	Eddy Long	2195, rue Amherst
MONTREAL-STE-MARIE	Alfred Méthot	1174, rue Dorion
	Damase Lacombe	1901, rue Gauthier
	Union Libérale Papineau	1353 est, rue Ontario

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

Le passé d'un diplomate de l'U.R.S.S.

Il y a trente ans, le diplomate de l'U. R. S. S. s'occupait de... contrebande d'armes

On vient de publier à Moscou un bien curieux livre sur les débuts difficiles et héroïques du bolchevisme. Une militante du parti, Mlle S. M. Pozner, y décrit « la première organisation de combat des bolcheviks » (c'est le titre de l'ouvrage) et les efforts considérables qui furent faits de 1905 à 1907 pour réveiller les masses ouvrières russes et abattre le tsarisme.

En dehors de Lénine, les grandes vedettes de ce roman révolutionnaire vécurent trois hommes qui devaient, après le triomphe du bolchevisme, faire une belle carrière dans la diplomatie: Krassine, Litvinov et Stomonakov. A cette époque d'activités clandestines, Krassine s'appelait « Nikitch », et il avait mis toute sa science d'ingénieur à la disposition de son parti. Pour la fourniture des explosifs et la fabrication des bombes, il n'avait pas son pareil. Quant à Maxime Litvinov, qui avait reçu les surnoms de « Félix » et de « Papacha », il participait lui aussi aux fameuses « expropriations » et remplissait déjà d'importantes missions à l'étranger. Quand on pense au rôle capital que joua actuellement M. Litvinov sur les bords du lac de Genève, le récit qu'il a rédigé lui-même d'une de ses missions de jeunesse ne manque pas de piquant. C'était en 1906, au lendemain de l'avortement de la première tentative révolutionnaire. Nikitch-Krassine avait chargé son ami Papacha-Litvinov de se procurer des armes en Europe occidentale. Ce dernier installa son bureau, ou plutôt son quartier général, à Paris. Se faisant passer pour un officier de la République de l'Équateur et s'étant attribué le nom de Luther, un camarade letton, le jeune Litvinov entra en pourparlers avec une firme danoise qui fabriquait alors les mitrailleuses les plus portatives. Quelques jours plus tard, un officier danois apportait à Hambourg des modèles et, après les essais, Litvinov-Luther lui faisait une commande.

Pour les fusils et les cartouches, il s'adressa à la firme Schröder et Cie, de Liège, et la négociation fut facilitée par les socialistes belges, par Huysmans, secrétaire de l'Internationale (« aujourd'hui ami des contre-révolutionnaires russes »), note ironiquement M. Litvinov) et par M. de Brouckère (qu'il retrouve aujourd'hui à Genève dans les réunions de la Société des Nations). Dans les usines allemandes qui exécutaient les commandes de Schröder, Litvinov se donna comme Belge, représentant de cette firme. A Karlsruhe, où se fabriquaient les cartouches, le directeur annonça au soi-disant Belge qu'une commission du gouvernement tsariste venait justement d'arriver.

« Il me proposa », raconte le commissaire aux Affaires étrangères, « de recevoir avec lui cette commission et d'assister aux essais effectués sur le champ de tir. Il me fallut accepter la proposition, faire la connaissance des officiers russes et même fraterniser avec eux durant quelques heures. Ils me donnèrent, d'ailleurs, des indications très précieuses au cours des essais, et c'est grâce à eux que je refusai quelques caisses de cartouches. » L'achat des armes était une opération relativement facile. Il fallait ensuite grouper toutes les commandes faites aux différentes usines et bien choisir le point d'embarquement de cette marchandise délicate. Le futur diplomate de l'Union soviétique s'en tira fort bien. Après avoir passé en revue tous les ports de l'Europe occidentale, il arrêta son choix sur la Bulgarie. Il entra en relations avec les révolutionnaires macédoniens et découvrit parmi eux l'homme qu'il lui fallait: un certain Nacum Tufekchiev, un individu sans peur, sinon sans reproche, qui s'était spécialisé d'ailleurs dans la fabrication des fameuses bombes à main des terroristes macédoniens.

« Après un examen de la situation », poursuit M. Litvinov, « nous décidâmes de demander au gouvernement bulgare l'autorisation de transporter les armes à Varna, sous le prétexte de les acheminer ensuite, par contrebande, dans l'Arménie turque. Il fallait faire valoir au gouvernement bulgare que les révolutionnaires macédoniens aidaient les Arméniens dans leurs efforts pour organiser un soulèvement contre l'ennemi commun, la Turquie. Comme les Macédo-

niens jouissaient alors de l'appui et de l'assistance du gouvernement bulgare, Tufekchiev ne doutait pas du succès. Il ne se trompa pas. Je n'oserais dire si les fonctionnaires bulgares se firent nos complices par pur patriotisme et par haine de la Turquie ou s'ils obéirent à des mobiles d'un caractère moins noble. Quoi qu'il en soit, on nous garantit tout à fait légalement un lieu de destination pour nos armes. »

Les wagons plombés arrivèrent à Varna sans aucune difficulté. Ils ne furent même pas visités par la douane bulgare, mais il fallut pour cela payer aux fonctionnaires une « licence d'importation »...

Il s'agissait enfin de procéder à une troisième opération: transporter les armes jusqu'au rivage caucasien de la mer Noire. Le jeune Litvinov avait pour cela acheté à Fiume, où il s'était fait passer pour le frère de Tufekchiev, un yacht qu'il avait payé 30,000 francs. Une complication survint au dernier moment: la composition du comité central du parti social-démocrate s'était entre temps modifiée, les mencheviques ayant conquis la majorité. L'argent ne parvenait plus régulièrement. C'est seulement à la fin de l'automne que le yacht put lever l'ancre et quitter Varna.

Trois jours plus tard, Litvinov apprenait à Sofia que, par suite d'une tempête, et peut-être aussi de l'inexpérience du capitaine, le yacht avait échoué sur un banc de sable, à peu de distance du littoral roumain. De peur de tomber aux mains de la police roumaine, l'équipage s'était enfui et les armes avaient été volées par des pêcheurs.

« Je partis immédiatement pour Bucarest », écrit M. Litvinov, « mais je ne pus rien sauver, car la légation de Russie avait appris l'événement et immédiatement pris les mesures nécessaires. Quelque temps plus tard, le capitaine du yacht, se trouvant à Odessa, fut arrêté par la police et transféré à la forteresse Pierre et Paul. Au cours de son interrogatoire, le capitaine (dont j'ai oublié le nom) fit une « déclaration sincère » et exposa mon rôle dans cette affaire. Si je ne me trompe, il en résulta un incident diplomatique entre la Russie et la Bulgarie. En effet, ce n'étaient pas seulement des fonctionnaires bulgares subalternes qui s'étaient compromis, mais les membres du gouvernement bulgare. J'avais eu à Paris un entretien personnel avec le général Savov, ministre de la guerre à cette époque. »

Près de trente ans sont passés depuis cette aventure. L'ancien conspirateur bolchevick a pris de l'âge, de la dignité et du ventre... Contre les Russes qui aujourd'hui tenteraient d'introduire clandestinement des armes en U. R. S. S., on imagine sans peine quelle serait son attitude, car de loup il est devenu berger.

André PIERRE

(Tous droits réservés par l'A.L.I. Reproduction, même partielle, interdite.)

Les journalistes étrangers en Allemagne

On mandait récemment de Berlin au TIMES :

En raison de l'absence de courtoisie témoignée par les cercles officiels aux membres de la presse étrangère en Allemagne, le comité de l'Association de la presse étrangère de Berlin a adressé au ministre de la propagande, le Dr Goebbels, une lettre de protestation qui est restée sans réponse.

La lettre commence par se plaindre d'une remarque faite lors de la démonstration pour la Sarre, à Ehrenbreitstein, le 26 août. Le compte rendu radiographique y montrait les journalistes étrangers fortement impressionnés, mais quittant le meeting pour aller câbler des mensonges à leurs journaux. Le comité de l'association observe que les journalistes étrangers, invités là par le ministre de la propagande, ont été calomniés et traités de menteurs au vu et au su de la nation allemande. Cette injure fut proférée avant qu'ils eussent commencé leur reportage de la cérémonie. La lettre ajoute que depuis quelque temps les journalistes sont l'objet d'une campagne systématique de dénigrement; leurs journaux sont flétris du terme de « journal » allitéré à « canaille » et dénoncés comme une abomination. Des journalistes des deux sexes qui ont besogné en Allemagne pour autant que les conjonctures politiques l'ont permis ont été souvent invités à des cérémonies où leur profession a été attaquée. De plus, ces derniers mois, la police secrète a procédé à des perquisitions, sans résultat mais non moins humiliantes, au domicile de journalistes étrangers. Dans la conviction que le ministre ne peut pas être au courant de ces circonstances, le comité lui demande de protéger à l'avenir les représentants étrangers de semblables avanies et chicanes.

Le correspondant ajoute que grâce à l'activité de représentants de la police secrète dans les offices postaux, des invitations officielles sont remises quelques jours trop tard et que des lettres de l'étranger ont disparu complètement.

Le prince Paul

(Du FIGARO)

Il y a deux côtés au caractère serbe: l'un est ardent, libre, guerrier; l'autre est poétique et sensible. Le peuple est brave, mais son langage est fleuri; il possède des mots uniques pour désigner les grottes profondes, les murmures de l'eau. Le roi Alexandre, soldat et administrateur, symbolisait la première face du tempérament national; le prince Paul est l'expression de la seconde. Il est la douceur de vivre de ce pays ravagé. Sur le fond épique et fier de la légende serbe, sur les crêtes granitiques et nues de ce pays bâti en force et en dureté, la jolie figure du prince prend par contraste une valeur, une élégance spirituelle et corporelle proche de la nôtre. De fine race, la bouche ferme et les lèvres sensibles, le regard vif et intelligent, le visage découpé en lignes pures, avec une expression douce, réservée et malicieuse, d'une jeunesse de page, le nouveau régent est, de tous les princes d'Europe, le plus séduisant. Le plus populaire aussi, avec le prince de Galles et avec son futur beau-frère, le prince George.

Londres-Paris, voilà, en dehors de Belgrade, les deux pôles sentimentaux de la vie pleine de curiosité mélancolique et d'enjouement du prince Paul. Cette vie, je la lui ai vu mener depuis plus de vingt ans. Au début de 1914, j'avais accompagné M. Paul Cambon à Oxford: le jeune prince de Galles, qui faisait alors ses études au collège de Magdalen, avait invité l'ambassadeur à venir passer un week-end à l'université. Comme nous errions dans les jardins, M. Cambon me dit: « Avant de rentrer à Londres, je voudrais passer un moment au collège de Christchurch; j'y ai un jeune ami à qui je désire rendre visite. » Ce jeune ami n'était autre que le régent actuel. Nous trouvâmes l'étudiant Paul Karageorgevitch menant, dans le plus grand des collèges oxoniens, l'existence studieuse et sportive de cette merveilleuse jeunesse anglaise de 1914 que la guerre faucha entièrement.

« Le prince Paul est très bien élevé, ce qui devient fort rare », me dit M. Cambon. Et, avec son habituel discernement, il ajouta: « Le prince est très éveillé; ce sera quel- qu'un, et je tiens beaucoup à ce qu'il devienne un ami de la France. » A chacun de ses congés, le prince Paul débarquait à Londres, avide de jouir de la vie, le teint aussi blanc que la camélia à la boutonnière de son habit, les cheveux très noirs couchés en arrière. Tout le monde raffolait de lui, bien qu'il y eût alors, à la Cour et dans la société anglaise, quelques préventions

contre la Serbie: si plusieurs mois après Serajevo ces préventions disparurent, la sympathie qu'inspirait le prince Paul fut pas étrangère à ce revirement. Au Palais de Buckingham, aux ballets russes, à l'ambassade de France, sous la tente royale à Ascot, le prince courait, dansait, riait, si heureux de vivre insoûcié de ces heures douces dont les coups de revolver du prochain attentat allaient interrompre le cours. Ce séjour en Angleterre, suivi de beaucoup d'autres, car depuis lors le prince n'a pas cessé de venir en Occident plusieurs fois par an, le marqua profondément. Plus tard, je crois que l'influence française prédomina en lui. A mesure que l'esprit du prince mûrissait, que sa culture s'approfondissait et venait compléter son raffinement naturel, il apprenait à connaître notre littérature et nos arts. Son esprit vif aimait la liberté des idées avec autant d'ardeur que ses ancêtres serbes aimèrent leurs libertés politiques. Il s'était familiarisé avec Paris jusqu'à la connaître mieux qu'aucun Parisien. Marié à la fille du prince Nicolas de Grèce, il partageait pour la peinture les goûts de son beau-père. Il aimait surtout celle du seizième siècle et celle de nos artistes les plus modernes. Pour les faire mieux connaître, le prince Paul a créé à Belgrade un musée que l'on appelle là-bas « le Musée du prince Paul », où Vuillard et Bonnard (qu'il aime entre tous), Derain, Marie Laurencin, jusqu'aux plus jeunes, jusqu'à Legueult et Bianchini, voisinent avec Mestrovich, le Rodin dalmate.

Après une grande joie récente, — celle des fiançailles de sa jeune belle-sœur, la princesse Marina, dont il avait cultivé les talents et parachévé l'éducation avec le même goût qu'il apporte à la culture des fleurs rares — est venu le deuil, la catastrophe terrible, mais non inattendue, qui brisa le cours d'un voyage auquel le prince aurait participé si le roi Alexandre, qui l'avait désigné pour prendre la tête du Conseil de régence, le roi Alexandre, qui depuis longtemps se savait menacé, ne lui avait demandé de rester à Belgrade... Ce poste de confiance, le prince Paul l'occupa aujourd'hui, et pour longtemps. Si le proverbe est vrai qu'à l'heure du danger « chaque arbre de la Serbie se change en soldat », on peut dire que chacune des pensées, chacun des actes du prince Paul vont désormais se changer eux aussi en soldats, pour la défense de sa patrie si douloureusement atteinte.

Paul MORAND

La douleur

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

La vie organique est d'une remarquable neutralité sensitive: les fonctions de notre corps se font à notre insu et nous serions affolés si nous en avions la perception. Deux éléments rompent cette neutralité: le plaisir et la douleur.

Plaisir et douleur sont comme les lumières directrices du navire vivant que nous sommes, aux milliers de machines, aux millions de rouages, et qui navigue vers un havre inconnu. Le plaisir est le phare qui le dirige vers les fins utiles à l'espèce; la douleur est la bouée qui balise les récifs de sa route et qui crie au pilote: halte-là, danger!

La douleur est le signal impératif d'une anomalie dans le jeu des fonctions organiques; aussi peu de maladies apparaissent-elles et évoluent-elles sans la déclencher. Dans ce sens elle est un bien pour les êtres vivants: un avertissement, un pôle de repulsion, une sorte de tropisme physiologique négatif. La douleur naît du renforcement insolite des sensations normales ou de l'éveil de sensations douloureuses là où il n'y avait aucune sensibilité. Sa réaction effective est de nature défensive et sa réaction motrice est la fuite. Exagérée une sensation cutanée comme le tact ou la chaleur, vous aurez la douleur de la piqûre, du pincement, de l'écrasement ou la douleur de la brûlure et votre réaction motrice instinctive sera le retrait de la main lésée. Mais il est des douleurs qu'on ne saurait, hélas, fuir: vous ne pouvez percevoir les mouvements peristaltiques de l'intestin, mais qu'il se noue et s'enflamme et vous subirez le supplice du miserere. Il en est de même de tous les organes normalement indolores: des muscles dont la contraction devient la douleur de la crampe; du cœur dont le spasme vasculaire donne l'angine de poitrine; des articulations dont l'altération se traduit par le rhumatisme. Le vecteur de la douleur, le nerf sensitif, vit sans se faire sentir, mais l'harmonie de l'énergie qui le parcourt vient-elle à se rompre et ce seront les fourmillements térébrants du « petit Juif » frappé au coude ou la terrible névralgie faciale du trijumeau. Mais la douleur la plus poignante est celle que lance le grand sympathique (en l'occurrence il ne l'est plus) qui enserre nos vaisseaux d'un lierre tenu de fibres nerveuses. C'est elle qui, sous le nom de causalgie, torture les anciens blessés de guerre.

A l'encontre du plaisir, la douleur possède ses voies hiérarchisées et ses centres définis dans l'axe cérébro-spinal, découverts par la sagacité des savants après un siècle de recherches. La souffrance brute, non différenciée, mais la plus atroce, celle que rien ne refère, siège dans un noyau gris de la grosseur d'une noix, inclus dans l'encéphale, qui porte le joli nom de thalamus. La souffrance discriminée, celle qui peut être diminuée, exagérée, analysée, comparée, éclate dans l'écorce cérébrale à la

quelle, de relais en relais, viennent aboutir les connexions des nerfs sensitifs.

Mais nous savons encore plus: nous savons ce que nos pères ignoraient: nous savons vaincre la douleur par les anesthésiques, la morphine, la cocaïne et d'autres drogues. Ces substances bienfaisantes, qui ont rejoint la médecine symptomatique et permis à la chirurgie moderne les hardiesses dont elle s'honore, agissent sur la cellule nerveuse d'une manière encore mystérieuse. Peut-être modifient-elles les gouttelettes ultra-microscopiques de matière apparentée à la graisse, les lipoides, dont la cellule nerveuse est fort riche et en changeant-elles l'équilibre électro-ionique.

Qu'on s'imagine ce qu'était autrefois la maladie sans l'anesthésie, le supplice de l'opération, l'horreur de la péritonite, des fractures ouvertes, des brûlures, du cancer: une mer de souffrances.

Ajoutez à cela la cruauté consciente et voulue des hommes, cruauté sans bornes, à peine assoupie de nos jours: la torture judiciaire, les bûchers, la croix, le pal, l'écartèlement, l'huile bouillante et le plomb fondu. On arrivait à tuer avec des raffinements inouïs dont la nomenclature seule remplirait un volume. Qu'il me suffise de rappeler Plutarque. Il raconte qu'Antoine fit assassiner Cicéron mais livra à Pompeia, la belle-sœur de l'orateur, le jeune affranchi philologue qui avait trahi son maître. La mégère romaine le fit mourir, après d'interminables supplices, en le forçant de couper sa propre chair en morceaux, à les faire rôtir et à les manger.

Il est heureux que l'humanité, et surtout l'humanité d'autrefois ait été dure au mal et que des adaptations spéciales aient rendu certains individus d'une insensibilité étonnante. Toute une série de freinages, élaborés dans le cerveau paraissent anesthésier et transformer la douleur physique. C'est ce qui explique la résistance merveilleuse des martyrs et aussi, par exemple, celle d'un Ravallac qui, le sourire aux lèvres et en pleine conscience, supporta les affreux supplices que lui valut l'assassinat d'Henri IV.

La douleur physique naturelle apparaît de la sorte comme peu de chose à côté de celle que dispense volontairement l'homme mu par le fanatisme religieux, l'ambition, la soif de vengeance et l'envie.

Quelle somme de souffrances est une guerre, ou, combien de corps déshabillés nous préparèrent encore les fabriques de canons, combien de techniques de Nessus, les usines d'armement, combien de poires d'angoisses les laboratoires de gaz asphyxiants. Contre le cruauté de la nature se dressent les choses conquêtes de la science; contre la barbarie des hommes, la puissance morale de la foi. Leurs forces réunies ont adouci les maux de l'humanité, mais la route est encore longue et la douleur n'a pas encore fini son règne de terreur et de larmes.

TERRE D'ESPÉRANCE ET DE FIDÉLITÉ Canada français 1934

(Du JOURNAL DE ROUEN du 19 septembre)

II Initiation

S'il y a une question française au Canada, plus peut-être un drame canadien-français (j'aurai à rapporter par la suite, vers la fin de notre enquête, comment il s'exprime), il est d'ordre intellectuel. « Nous manquons de maîtres, devait constater le cardinal Villeneuve; sur ce continent où le travail intellectuel est dur et où l'américanisme utilitaire a fait tourner les plus fortes têtes, on n'a pas beaucoup pensé en profondeur... » Les intelligences dégagées, à l'aise dans le haut savoir, capables de l'inculquer, d'enseigner les doctrines qui donnent à la vie ses bases fermes et ses résonances véritables, « on les compte sur une main, assurait l'archevêque de Québec, et il reste des doigts ».

M. Edouard Montpetit en est une. Secrétaire général de l'Université de Montréal et directeur-fondateur de l'École des Sciences sociales, économiques et politiques de cette université, formé en Europe à l'enseignement pour lequel, tout jeune, il abandonna le barreau, il est de ceux, trop rares au Canada, selon le mot sévère mais justifié sans doute du cardinal Villeneuve, qui dominent magistralement leur sujet et pour qui la vie de l'esprit se réalise en sa plénitude souveraine. J'avais rencontré M. Montpetit à Rouen il y a trois mois. Je retrouvais sur le *Champlain* son beau regard clair, avec des lointains méditatifs, son allure lente et distinguée, son noble visage inapaisé peut-être. Il séduisait aussitôt ceux qui l'approchaient. Un matin, en allant et venant sur le pont, il voulait bien, quelques heures avant d'en revoir les amples paysages, évoquer sa patrie tout entière dans son cœur.

« Vos paysans, vos marchands rouennais ou malouins, sont nos pères. Percheons, Poitevins, Bretons et Normands, cent ans après Jacques Cartier, se sont accrochés à ce sol, ont reconstruit sur ce sol, le long du Saint-Laurent où nous allons entrer, leur maison française. Ils s'y sont cramponnés. Ils y ont tenu aux jours les plus terriblement solitaires. Ils ont résisté à l'immigration par la seule force de leur volonté fidèle, par leur seule résolution de durer et de survivre; ils étaient dix mille, ils sont trois millions deux cent cinquante mille. Combien seront-ils dans cent ans? »

« Ils nous ont tout sauvé de ce qui est l'essentiel: notre religion et notre langue, et, persévérants comme eux, tenaces comme eux, nous avons reconquis nos libertés et nos droits — au prix du sang... »

« Vous allez les reconnaître, ces haïmeaux, ces paroisses aux noms français, anciennes seigneuries concédées par le roi de France, et ces maisons lourdement assises, repliées sur elles-mêmes, nos foyers où des mots français, un sourire français vous accueillent... Les mots sans doute vous surprendront: ils sentent tous les terreaux de la France de l'Ouest. Notre langage roule vos paroles régionales, vos patois, comme le sang roule les globules. Il chante aussi, il accentue à la manière des gens de vos campagnes... Si quelques anglicismes viennent s'y mêler, c'est malgré nous... »

« Je crains un trop vif étonnement, une déception même de votre arrivée à Québec. Il eût fallu mettre New-York entre vos derniers souvenirs français et vos premières visions canadiennes. Vous eussiez mieux retrouvé ce qui est de chez vous chez nous. Vous risquez de n'apercevoir surtout dans les silhouettes et les perspectives de nos

villes que ce qu'elles ont d'anglais et d'américain. Ces maisons hautes qui bordent le rocher de Québec vous apparaîtront-elles, comme à nos détachés de la côte normande? Ces rues étroites vous rappelleront-elles Angoulême, Poitiers ou Honfleur? Ces figures, les avez-vous rencontrées quelque part dans un coin de province? Ces noms, les avez-vous entendus au cours d'un voyage dans la France de l'Ouest? »

« J'ai confiance: quand vous serez rentré, vous referez ce voyage et vous effacerez alors le gratte-ciel, vous vous détourneriez des tourbillons de lumière et de bruit, et vous découvririez mieux, au fond de votre souvenir, au fond de votre cœur, je l'espère, l'image aimable, l'image française de mon pays. »

« Non, bien sûr, elle ne s'éteindra pas, la lampe qui brûle à Trois-Rivières, au couvent des Ursulines. Sa flamme a grandi, elle va grandir encore. Rien, voyez-vous, ne nous attache politiquement à la France, mais il n'y a pas de liens que politiques. Nous prenons chaque jour davantage conscience de nos forces et chaque jour s'éclaircit de notre double rêve qu'il a confirmé: rester fidèles à nos origines, à nos sources, et participer dans le monde au rayonnement du génie français... »

Ces paroles initiatrices étaient touchantes, elles excitaient mon désir et sollicitaient mon amitié. Mais je ne pouvais encore tout à fait les comprendre, je ne pouvais réaliser tout ce qu'elles voulaient dire, le miracle qu'elles évoquaient si simplement.

R.-G. NOBECOURT

A SUIVRE

N. de la R. — Une distraction du metteur en page a rendu incompréhensible la deuxième phrase du premier article de M. Nobécourt, paru hier en 4^e page. Cette phrase doit se lire ainsi: *L'entendions-nous bien? Savions-nous seulement qu'il était possible, savions-nous que de l'autre côté de l'océan...*

La plume et la parole

On dit parfois des Français qu'ils sont les gens les plus bavards du monde. En revanche, il semble que la France est un des pays où l'on écrit le moins, et que l'Angleterre est celui où la correspondance est le plus abondante. Voici des chiffres.

Les Anglais écrivent un peu plus de 78 lettres par habitant et par an; aux Etats-Unis, on n'en écrit que 67. Viennent ensuite la Nouvelle-Zélande avec 66 lettres; la Suisse avec 59,7; l'Allemagne, 55,9; le Danemark, 41,6; l'Autriche, 38,2; la République Argentine, 37,2; le Luxembourg, 34,6; la Hollande, 31,1; la Belgique, 29,4; la Suède, 26,4; la France, 26,2; la Norvège, 20,5. L'Italie, l'Espagne et le Portugal sont parmi les nations qui n'écrivent pas 20 lettres par habitant.

Peut-être le fonctionnement défectueux du service postal est-il pour quelque chose dans le fait qu'on écrit si peu de lettres au pays de la marquise de Sévigné?

PL 1166 **Théâtre STELLA**
CETTE SOIRÉE
CHIFFORTON
Mise en 3 actes d'André Birabeau
Matinées: 50c et 35c — Soirées: 75c et 60c

ÉCOUTEZ-LA!

L'émission radiophonique la plus intéressante qui soit! Histoires étranges — incidents remarquables — aventures sensationnelles — musique populaire!

CROYEZ-LE OU NON

de Ripley

Si vous doutez le moindre de la vérité de ces histoires et de ces aventures contées à la radio, écrivez à Ripley, au poste C.K.A.C.: il se fera un plaisir de vous en fournir la preuve irréfutable... croyez-le ou non!

CHAQUE

MARDI — JEUDI — SAMEDI

CKAC — 7 h. 15 à 7 h. 30 du soir

Avec les hommages des brasseurs de

la bière **Dow** Old Stock

LE THÉÂTRE

Les Romanesques

Dans *Les Romanesques*, il y a déjà toutes les qualités et tous les défauts d'Edmond Rostand: poésie, jeunesse, agrément, habileté dramatique; déclamation, verbosité, préciosité, maniérisme. On se dit d'abord que cela ne devrait plus se jouer que dans les couvents et les conservatoires et par les élèves des couvents et des conservatoires. Puis en voyant cette pièce jouée dimanche après-midi au Théâtre de Sa Majesté par M. Gil Roland qui dit bien les vers si Mlle Lillian Holdy mange les siens, par M. Castelain, truculent Straforel, MM. Delli et de Vos, on se dit qu'après tout il faut avoir vu *Les Romanesques* au moins une fois dans sa vie et qu'une fois tous les dix ans, cela ne devrait pas être trop souvent à Montréal.

Ceux qui ont trente ans et plus ont pu voir André Pascal jouer cette pièce à l'Orphéum il y a une dizaine d'années. Mais combien de moins de trente ans l'ont vue? On ne risque pas de se tromper en affirmant qu'aucun des centaines d'étudiants actuellement à l'Université n'a vu *Les Romanesques* et l'on s'étonne de n'avoir pas vu un grand nombre d'entre eux profiter de la modicité des prix pour envahir le Théâtre de Sa Majesté, dimanche après-midi.

Le Gendre de M. Poirier

Il en aurait eu pour leur argent, nos étudiants, s'ils avaient conduit leurs « petites amies » au Théâtre de Sa Majesté dimanche après-midi. Car après le lyrisme des *Romanesques*, ils auraient pu s'intéresser à la peinture de mœurs qu'ont faite Sandeau et Augier dans *Le Gendre de M. Poirier*. Et cela les aurait changés de la version qu'on donne habituellement de cette pièce, devenue presque classique malgré son romantisme de forme, sur les scènes de collèges ou d'anciens de collèges, avec des adaptations pour misogynies.

L'interprétation qu'en a donnée la troupe de M. Roland se ressentait peut-être de la fatigue imposée précédemment par les trois actes de Rostand, mais M. Roland n'en fut pas moins un gendre désinvolte et M. Castelain un beau-père d'une allure remarquable.

Il y a évidemment sur ces deux pièces l'empreinte du temps. Mais comme les modes reviennent périodiquement, paraît-il, on y retrouve de l'actualité... légèrement transposée, cela va sans dire. Si la lutte entre la noblesse et la bourgeoisie ne présente que peu d'intérêt pour un auditoire qui n'a jamais connu cet antagonisme, la peinture de mœurs d'Augier et Sandeau ne laissera pas de laisser transparaître des allusions qu'on croirait actuelles à d'autres antagonismes. L'enlèvement des *Romanesques* ne porte pas moins un cachet d'actualité à sa façon et l'on songe malgré soi aux manchettes des journaux en entendant Pasquinot dire à Sylvette: « On n'enlève plus les jeunes filles, aujourd'hui. » Au fond, il a raison, car si on recommence à les enlever, et de quelle façon! ce n'est sûrement pas par amour, pas même dans le but de leur faire passer leurs idées romanesques.

Si on n'enlève plus les jeunes filles

par amour, on n'enlève pas non plus les étudiants pour en emplir une salle de théâtre, comme cela se pratiquait il y a pas encore si longtemps. Espérons que cette mode-là aussi renaitra avec le vieux répertoire, si le répertoire moderne n'y suffit pas, et souhaitons que si, dimanche prochain, M. Gauvin reprendrait cette matinée poétique vraiment réussie, le Théâtre de Sa Majesté serait plein à craquer d'étudiants aussi gais et, permettons-leur, aussi tapageurs qu'il y a dix ans.

Georges LANGLOIS

P.-S. — Demain: *Trois et Une*.

Une interview de M. René Clair

Pourquoi René Clair met en scène des satires

(Du FIGARO)

« A nous, la liberté! était le drame des temps heureux; *Le Dernier milliardaire* est la farce de nos déconforts, m'a dit René Clair. C'est après réflexion que j'ai choisi le genre satirique... »

(René Clair oublie de dire que sa forme d'esprit l'y poussait.)
« ... car je ne vois pas d'autre genre pour un metteur en scène, s'il veut échapper à cette alternative: la comédie théâtrale, immuable depuis Scibe, attachée sans cesse à résoudre les problèmes éternels du banquier, de sa femme, et du gigolo, — ou bien le drame de nos misères et des temps difficiles que nous vivons. »

« Casinaria n'est pas du côté de Métropolis. C'est une expérience, non pas pour voir, comme disait Claude Bernard, mais pour rire. En effet, nous sommes muselés par la censure et même par cette censure que nous nous infligeons à nous-mêmes, habitués à ne pas songer aux sujets d'un intérêt profond et durable, sujets interdits, sujets tabous. *France-la-Douleur*, de Paul Morano, a merveilleusement décrit ce monde louche et infernal des producteurs de cinéma. Bien loin de lui faire le reproche d'avoir exagéré, je dirai que ce n'est pas seulement quelques personnes qui asservissent le cinéma à leur activité, mais que c'est la notion même d'intérêt qui est en cause. Tant qu'il y aura un intérêt à abêtir le public en lui présentant un ignoble comique, il se trouvera des producteurs pour engager ces vedettes. Ce qui m'étonne, c'est qu'il y ait quelques bons films. Faudrait-il étatiser le cinéma? Cette solution, utopique peut-être, n'est sans doute pas étrangère à la qualité des films soviétiques... Nous n'en sommes pas là. Alors, dansons, jouons, rions! »

SOKO

L'industrie des brillants

Le président de la Bourse des brillants qui, comme on le sait, a son siège à Amsterdam, estime que les brillants répandus dans le monde pèsent 50 tonnes et que leur valeur totale est d'environ un trillion de francs. Ces chiffres paraissent au premier abord fantastiques, mais il ne faut pas oublier que dans les mines de diamant travaillent près de 500,000 hommes et que 25,000 spécialistes sont occupés dans les ateliers de polissage. En chiffres ronds, il y a 10,000 marchands en gros et 100,000 joailliers dans le monde. Actuellement, la plupart des brillants sont employés dans l'industrie, mais, si l'on en croit le président de la Bourse d'Amsterdam, les particuliers commencent de nouveau à en acheter. Malheureusement, les meilleurs clients d'avant la guerre ont disparu: c'étaient les Russes.

L'eau et le vin

Le vin, qu'il soit doré, rose ou bien cramoisi, Pavoise l'existence ainsi qu'un jour de fête; L'eau, mais c'est le poison par la bile choisi Pour semer parmi nous l'angoisse et la défaite.

Ils sont si différents que l'on reste saisi Tellement, tellement l'antithèse est complète. Le vin nous laisse au cœur un goût de reviens-y Et l'eau guérit la soif... Faut-il qu'elle soit bête!

Mais Dieu la répandit sur terre et dans l'azur, Dans le dessein que l'homme ait toujours du vin pur. C'est le trait le plus beau de sa sagesse insigne.

Seigneur, je vous admire en tout et je comprends Pourquoi vous avez fait les sources, les torrents... — Il fallait bien de l'eau pour arroser la vigne.

G.

(Pourquoi pas? de Bruxelles)

Travaja, la Moukère!

LE HURON errait samedi soir par les rues de la métropole quand, à un tournant de rue, il aperçut son ami distingué, le professeur Haddock, avec une pile de livres sous chaque bras. Le guerrier rouge s'approcha de l'éminent savant, s'enquit de sa santé, de ses buts péripatétiques (1) et de ses intentions. Il apprit que le professeur était grippé, qu'il se promenait sans but aucun et qu'il était sur le point de rentrer chez lui pour étudier un peu les volumes qu'il trimbalait sous les bras. C'étaient des traités de démonologie, de sorcellerie et de quelques autres arts en honneur au moyen âge. Le Huron, immédiatement intéressé, proposa à l'illustre professeur de passer la soirée avec lui et de discuter spiritisme, ce qui est infiniment moins terre à terre que le corporatisme ou la politique alimentaire des députés iroquois. Le professeur accepta avec joie, car il ne lui est pas donné tous les jours de rencontrer son incomparable ami le Huron et de jouir de sa conversation à la fois puissante, agréable et spirituelle.

C'est ainsi que grâce à une rencontre providentielle le Huron connut un des plus nobles arts du moyen âge: la démonologie, une des spécialités du professeur Haddock.

Le professeur Haddock tourna les feuillets du livre et reprit la conversation: « Ainsi donc, dit-il, j'ai retrouvé la formule d'évocation des esprits. Je suis certain que les sorciers du moyen âge n'étaient pas des fumistes, puisque je peux reproduire tous ces phénomènes de spiritisme et de nécromancie. » Le Huron demeura sceptique. Il avait vu trop de choses dans le cours de son existence pour ne pas croire que son ami distingué n'était pas victime d'une illusion. Le professeur put lire, comme à livre ouvert, l'opinion secrète du guerrier rouge: « Vous ne me croyez pas? Eh bien! je vais vous prouver que j'ai raison. » Et saisissant un instrument bizarre, un entonnoir de cuir, il le déposa sur la table, éteignit les lumières. Jeta une certaine poudre dans une cas-solette enflammée et prononça des paroles mystiques.

Alors le Huron vit soudain la demi-obscure de la pièce se transformer. Il entrevit une femme célèbre: la Brin-villiers, la grande empoisonneuse du temps de Louis XIV, surgit du néant. L'apparition ne dura que quelques secondes. Le professeur Haddock triompha: « O impavide Huron, vous avez douté. Que dites-vous maintenant? » Le Huron n'était pas convaincu. Alors

(1) Ses buts de promenade, évidemment.

le professeur s'écria: « Je peux évoquer les morts et aussi les vivants. Qui dois-je faire apparaître pour vous convaincre de ma puissance? » Le Huron répliqua: « L'autre Brin-villiers... » Et celle-ci apparut incontinent. Elle était entourée d'une foule de Faces-Pâles, de Pieds-Plats et d'Iroquois gélatineux. Le décor ressemblait étrangement à celui d'un théâtre. Les cris poussés par la foule bariolée ressemblaient vaguement, oh! très vaguement, à des hurlements iroquois des siècles passés. Une autre foule semblait écouter religieusement ces déportements vocaux et ridicules. Le Huron se demanda en quelle langue s'exprimaient les Iroquois gélatineux. Certainement pas en iroquois, ni même dans la langue des Faces-Pâles. Probablement en volapuk.

L'autre Brin-villiers se mit à tourner en lançant des cris. Elle était vêtue non pas de robe candide et de lin blanc, mais d'oripeaux qui couvrirent vraisemblablement quelques Doss-Verdâtres à une époque très reculée. Le Huron n'en revenait pas. Il se tourna du côté du professeur Haddock. Celui-ci, d'un geste, lui intima l'ordre de se taire. Une ombre nouvelle venait d'apparaître. Elle affectait la forme d'un amphibie, elle avait des reflets livides qui la distinguaient des autres ombres. Le Huron crut voir les traits d'un mollusque bien connu, mais ce mollusque était bizarrement mâtiné de quelque chose d'indéfinissable. La scène prenait des proportions impressionnantes et fantastiques. Les ombres apparaissaient toujours: Katarî Kakakouète passa en ouragan sur un fond d'orage, l'amphibie mâtiné se tordit comme un ver, la Brin-villiers poussa des cris toujours plus aigus, les Iroquois gélatineux entonnèrent une marche funèbre, et un petit reporter se mit à prendre en sténographie toutes les paroles et tous les cris qui atteignaient ses oreilles habituées à la cacophonie des assemblées politiques des Faces-Pâles.

Le Huron restait abasourdi. Il se tourna du côté du professeur Haddock: « Mais c'est cauchemaresque, cette évocation des ombres! Arrêtez ça! J'ai envie de dormir, ce soir! » Alors le Huron entendit quelqu'un lui souffler à l'oreille: « Pour la quête, pour la quête en faveur des Iroquois morts il y a 107 ans... » Le guerrier rouge bondit. Il se déchira la peau des tibias contre le banc d'en face. Il se tînt endormi dans une salle de spectacles de la métropole du Canada. Toutes ces évocations n'avaient été qu'un rêve.

Mais la petite quête ne l'était certainement pas...

LE HURON

Une soirée littéraire et artistique

Mlle Cécile Potvin

S'il est vrai que bien lire, c'est savoir trouver, à travers un texte, l'âme de son auteur, bien entendre un récit consisterait à découvrir l'âme de l'artiste qui se produit. L'occasion était belle de l'expérimenter dimanche soir au récital d'adieu que donnait au Ritz-Carlton Mlle Cécile Potvin. Ne pouissions cependant ni l'indiscrétion ni le jugement téméraire jusqu'à dire que l'artiste est une violente, mais force nous est bien d'avouer qu'elle différencie peu les genres.

Nous avons eu en spectacle une manière de petit jugement dernier, car se trouvaient là, coude à coude, et sans rien qui les différenciat vraiment, Beethoven, Chopin, Grieg, Poulenc, Debussy et Mlle Potvin. Les nuances que pratique cette dernière sont au nombre de deux, comme les sexes: le fort, oh! mais le très fort alors, et puis le faible. Pour être tout à fait juste, disons que la *Sonate en Mi*, de Grieg, de Grieg dont Léo-Pol Morin dit qu'il est « bourgeois », « populaire », la *Sonate en Mi* fut la meilleure pièce qu'ait rendue Mlle Potvin. Oh! mais ce piano, déjà dur par la faute du fabricant, et qui nous empêchait... d'entendre la musique!

Tout art sert, devrait servir à l'expression fidèle d'une conception générale de la vie. L'interprétation d'un morceau n'est qu'occasion à cette expression. Nous souhaitons donc à Mlle Potvin un heureux voyage en Europe, une vie intéressante où la part sera grande de tout ce qui n'est pas strictement musique. La culture générale, ou tout au moins l'intuition générale, constitue le facteur le plus précieux du langage artistique. Après un nouveau séjour en Europe Mlle Potvin nous reviendra sans aucun doute avec une compréhension plus diverse, plus souple, et la force dont elle fait preuve actuellement aura alors un réel prestige.

«Avons-nous une littérature?»

Autre événement intéressant à cette même soirée: un débat sur la question suivante: « Avons-nous une littérature? » A vrai dire, c'était moins un débat qu'une discussion de salon, et fort courtoise, croyez-le, transposée sur l'estrade et ordonnée de telle manière que les interlocuteurs parlaient à tour de rôle et une seule fois. A M. Jean-Jacques Lefebvre échet la corvée de prouver qu'il y a une littérature canadienne-française. Il « officia » de fort sérieuse manière et profita de l'immunité dont il jouissait (service commandé) pour sortir une bénigne critique de l'école montréalaise des « dé-nigreur », etc... etc... Quoiqu'il en soit, ce qu'il nous dit revient à ceci: Nous avons une littérature parce que nous avons des auteurs. Me Jean-Marie Nadeau, au contraire, prouva en somme qu'il n'y a pas de littérature canadienne-française précisément parce qu'il y a des auteurs, et que, ni en particulier ni en général, ceux-ci ne forment une littérature. La prétendue littérature canadienne-française n'en est pas une, expliqua Me Nadeau, parce qu'elle ne sort pas du Canada

et ne rayonne pas, parce qu'elle n'a pas du français la souplesse et les subtilités du style, parce qu'elle n'a que des critiques et beaucoup, et surtout parce qu'elle n'est universelle ni dans son inspiration, ni dans ses thèmes, ni dans sa facture, ni dans son succès. Me Nadeau fut spirituel sans être énorçant. D'ailleurs, avoir raison, c'est énorme comme atout.

M. Jean Lallemand, en remerciant, eut l'esprit de trouver la formule heureuse qui trancha la question, en disant qu'il existe tout de même une littérature canadienne... à l'état embryonnaire. Il fit délicatement comprendre à Me Nadeau qu'il avait plutôt tort d'avoir raison, ce en quoi il prouva qu'il n'est ni dupe, ni sceptique. Le généreux patronage qu'il accorde aux arts donne une singulière autorité aux conseils que M. Lallemand prodigua à ceux qui veulent faire quelque chose en matière littéraire. Il leur recommanda la confiance en soi, le travail en profondeur, assidu, l'expérience personnelle par la lutte, voire la souffrance, et enfin l'amour de leur sujet.

M. Leduc, conseiller municipal, représentant le maire, remercia Mlle Potvin et les conférenciers avec infiniment d'esprit et de bon sens, proposant les services du Conseil municipal pour résoudre, au vote, la question littéraire. Très bien! Très bien!

André VERRIER

Une page de Louis Barthou

La meilleure page qu'ait écrite Louis Barthou, qui en écrit de fort bonnes, est celle consacrée à la politique. Il la concevait comme une bataille dont on ne peut pas recueillir les bénéfices sans en courir les risques.

La peur des coups, disait-il, n'est pas toujours le commencement de la sagesse: il faut souvent, dans l'intérêt public, se décider à en porter et se résigner à en recevoir. La tour d'ivoire ne convient qu'aux poètes. Il est du devoir des autres hommes d'en descendre pour se mêler à l'action. Si vous ne voulez pas que le mandat s'avilisse en métier, frottez-vous d'huile, entrez dans l'arène et vivez le bon combat pour la cause que vous jugez bonne. Il y a, même en temps de paix, des services commandés.

Tel n'était point l'avis de La Bruyère, qui écrivit: « Je ne mets au-dessus d'un grand Politique que celui qui néglige de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite pas qu'on s'en occupe. » Mais il est arrivé à La Bruyère lui-même de se tromper...

Un roman courageux

Mme Anetta Korb, célèbre femme de lettre allemande, vient de publier à Berlin un roman qui est un plaidoyer en faveur des israélites chassés du IIIe Reich.

Depuis l'avènement du chancelier Hitler, c'est la première fois que dans un livre paru en Allemagne un écrivain ose ouvertement proclamer que certains israélites ont un mérite incontestable et qu'une large part leur revient dans l'épanouissement de la littérature et de la civilisation allemandes.

DE L'AMOUR (1)

Amour-passion, amour-romance; il en va de l'Amour comme de la Mort, que nous affublons également d'une lettre majuscule et que nous ne parvenons pas à débarrasser de toute une littérature qui ne fait que fausser nos idées, travestir nos sentiments, compliquer les choses.

L'amour est beaucoup plus simple, et même, à le bien prendre, rien n'est plus simple. Mais c'est à condition de le prendre, en effet, pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour un enrichissement, un développement naturel de notre personnalité, et non pour un bouleversement et cataclysmes, quelque chose d'exceptionnel et de quasi-monstrueux.

Commentons par nous persuader que les amants ne sont pas des êtres exceptionnels ayant des sentiments exceptionnels, pouvant faire des choses exceptionnelles, et bénéficiant de droits d'exception; commentons par nous persuader qu'il y a un amant dans tout être humain, que tout être humain reçoit en naissant sa parcelle d'amour à ressentir et à inspirer. Seulement il ne faut pas se tromper sur ses possibilités d'amour, ni les dépasser.

L'amour est un moyen et non un but, un des moyens qui nous ont été donnés pour parvenir au bonheur, exactement une

forme de bonheur; et l'amour participe si bien aux modalités du bonheur qu'il est un choix comme lui, et que, comme lui, il consiste d'abord à savoir choisir. Et disons aussi que l'on ne choisit qu'une fois, en dépit des apparences qui ne sont que roman, légende ou fanfaronnade; car il n'y a pas plus d'amours successives qu'il n'y a de bonheurs successifs, mais d'un seul coup une plénitude, qui est l'amour et qui est le bonheur.

On n'arrive pas à l'amour parfait par une série d'essais imparfaits puisque l'amour ne saurait exister en dehors de sa perfection, comme la lumière, pour nous éclairer, doit absorber à la fois toute l'ombre.

L'amour est un choix, mais un choix mutuel et pour lequel, sans renoncer entièrement à ton libre arbitre, ton libre arbitre dépendra cependant ou devra tenir compte d'un autre libre arbitre, celui de l'objet aimé.

A la vérité, il n'y a pas d'amour qui s'il y a amour partagé, l'amour est le résultat de deux volontés et non l'effort d'une seule. Si tu aimes qui ne t'aime pas, il y a désir, ambition, ardeur, entreprise de séduction; il n'y a pas amour puisqu'il n'y a pas accord préalable, et que si l'accord n'existe pas d'abord, tu ne parviendras jamais, par la suite, qu'à des approximations.

L'amour doit s'épanouir naturellement comme s'exhale le parfum d'une fleur.

L'amour est un état naturel, ce n'est pas le résultat d'une crise, une fièvre, un paroxysme. Et c'est pourquoi nous prétendons que cet amour-là, le seul auquel nous donnons le nom d'amour et qui est une des plus belles choses qu'il nous ait été donné de connaître.

minant du paroxysme, et qui tombe à l'instant où la fièvre tombe.

Le lac peut avoir ses courants et ses remous, ce ne sont pas par eux que le lac se caractérise, ce n'est pas à eux que tu songes lorsque tu songes au calme miroir du lac. Le vrai visage de l'amour est pareil au calme miroir du lac, n'y cherche pas les courants du désir et les remous de la passion.

Il n'y a que trop tendance à confondre le désir et l'amour, et à prêter à l'amour ces idées de poursuite et de lutte qui ne participent qu'au désir. C'est l'être qui désire devant l'être qu'il désire, qui est, en effet, pareil au chasseur devant le gibier, c'est le désir qui, de ces deux êtres en présence, fait deux adversaires, alors que l'amour est toute entente et tout apaisement. Et s'il arrive que le désir t'ait mis sur la piste de l'amour, le désir cesse avec ta chasse, et c'est l'amour qui s'en reviendra seul et qui porte la gibecière pleine.

On ne désire pas ce que l'on possède et l'amour est possession; déclare donc, si tu le veux, que la possession tue le désir, mais ne dis pas que lue l'amour puisque, bien au contraire, elle s'identifie avec lui.

L'amour est fait de confiance, parce qu'il n'existe que dans la certitude; c'est le désir qui s'excite et s'inquiète, comme le chasseur, dont il a la frénésie, l'orgueil jaloux et les vantardises. Celui qui le désire brûle sans cesse n'est pas un amant.

Il n'y a pas plus d'amants professionnels qu'il n'y a d'amants prédestinés, puisque l'amour est une rencontre, qu'il n'y a pas d'amour sans contrepartie, et que son essence même est dans cette contrepartie. Il est naturel que la chance joue un rôle dans l'amour, comme dans le bonheur, dont l'amour n'est qu'un des aspects.

Lorsque Pétrarque rencontre Laure, c'est une chance, la chance qui voulait que

ce jeune Italien vint en Avignon; aussi bien eût-il pu ne se rendre qu'à Montpellier et ne jamais rencontrer Laure. Il n'y a qu'un seul Pétrarque pour une seule Laure, mais Laure sans Pétrarque comme Pétrarque sans Laure, n'eussent point perdu sans doute toutes leurs possibilités d'amour.

On a accoutumé de représenter l'Amour avec un bandeau; bien plutôt qu'il lui conviendrait ce sont des ceillères. Car lorsqu'on dit que l'amour est aveugle, ce n'est pas être aveugle que de ne consentir à regarder que l'objet aimé, et personne et rien d'autre.

Aussi bien, qu'est-ce donc que cet amour que tu ne prétes pas seulement aveugle mais jaloux et volage, aducieux et fou que tu accuses de causer mille tourments, et d'aller jusqu'au crime.

Ces amours-là, appelle-les passions, désir amoureux, ce n'est pas l'amour.

Ce n'est pas l'amour, ou du moins ce parfait accord de deux êtres, auquel je me suis efforcé d'établir que seul devait être réservé le beau nom d'amour, accord qui cesse de lui-même dès l'instant que l'un des deux êtres ainsi accordés cherche à y introduire un élément différent, aussi insupportable qu'une fausse note, laquelle suffit, précisément, pour détruire toute harmonie.

L'amour est une réussite, et une réussite aussi comme au jeu de cartes, où, si tu triches, tu te trompes toi-même.

Comment, amoureux, serais-tu volage, puisque, si tu abandonnes l'objet de tes amours pour un objet nouveau, tu ne penses pas cependant que l'amour se laisse et se reprend ainsi à volonté.

Et, comment, amoureux, serais-tu jaloux? Puisque douter de ton amour c'est le supprimer du même coup?

C'est le désir qui est volage, c'est le désir qui peut céder la place à un autre désir et se renouveler en changeant d'objet, mais l'amour n'a pas à se renouveler

ni à se remplacer. Et si tu es jaloux c'est dans ton orgueil que tu souffres, dans ton désir encore d'affirmer ta domination; or, ou bien ta jalousie est sans motif, et tu abîmes, tu fausses, tu ruines ton amour; ou si tu avais des motifs d'être jaloux, c'est que l'amour déjà aurait disparu.

Et l'amour n'a à se montrer ni audacieux ni timide; il se montre et cela suffit et il n'est coup d'audace pour déterminer sa venue non plus que timidité qui l'entrave; l'amour audacieux cela se réfère aux conquêtes de l'amour; mais l'amour n'a jamais conquis que celle-là ou celui-là seul qui était décidé à se laisser prendre.

Parleras-tu encore des folies de l'amour? Quelle folie! Il n'est d'amour, d'amour véritable, et non passion exaspérée et désir frénétique il n'est d'amour qu'entre personnes parfaitement raisonnables, au contraire, et parfaitement équilibrées. L'amour, je l'ai dit et ne le lasserai pas de le redire, c'est la chose la plus simple, la plus normale, la plus naturelle du monde. Alors pourquoi voudrais-tu qu'il servit d'explication ou d'excuse à des actes anormaux, pourquoi voudrais-tu que l'amour rendit fou, lui qui est le propre des gens sains et des gens sages?

A plus forte raison ne me parles pas des martyrs de l'amour, ou des criminels par amour.

On souffre d'un désir insatisfait; on ne saurait souffrir d'un amour insatisfait, puisque l'amour porte en soi sa propre satisfaction, qu'il participe à notre propre bonheur, que souffrir d'amour serait aussi absurde que de souffrir d'être heureux.

C'est le même désir insatisfait qui armera le bras du criminel, ou cette jalousie, dont nous disions qu'elle est incompatible avec l'amour.

Dans tout cela pas une trace d'amour, mais sa parodie, sa contrefaçon, sa caricature. C'est un terrain où l'amour ne fleurit pas, ne pouvait fleurir, pas plus

qu'on cultive des edelweiss sur la Côte d'Azur; ou si on les y cultive, c'est dans les serres et les plantes de serres n'ont-elles pas toujours quelque chose d'artificiel, et comme un peu monstrueux?

Cette simplicité de l'amour ne fait pas l'affaire de la littérature cependant.

L'amour dit-on est notre maître, il dirige notre vie, il commande à tous nos actes; bannissons l'amour, et nous reprendrions ainsi notre liberté, la libre disposition, la libre direction de nous-même, de nos façons d'agir et de vivre.

Mais, non, si l'amour peut s'incorporer à nos actes, il ne les commande pas.

L'amour fait faire de grandes choses? N'en crois rien, ni grandes, ni petites, on agit par égoïsme, par intérêt, par ambition, c'est donc que l'on agit jamais par amour. Il y a des désirs égoïstes, et ici encore tu prends pour l'amour ce qui n'est que passion ou ce qui n'est que désir.

Si l'Amour était le maître, et maître en effet de nous faire agir à sa guise, il est clair que nous n'agirions guère, et plus exactement que nous ne ferions jamais rien. Car, pour l'amour, l'amour seul est la grande affaire.

L'amour, nous faisons comme s'il n'y avait que cela qui comptât, cela seul nous donnons l'impression de ne penser qu'à cela. Et bien sûr, il faut y penser mais nous n'avons pas besoin de remarquer constamment et constamment de faire remarquer que nous y pensons. Je ne me plains pas que l'on accorde à l'amour une trop grande place, mais une place autre que celle qui convient et qui lui convient.

Aimons-nous mais sans ostentation ni littérature: « Je t'aime, tu m'aimes... c'est bon, n'en parlons plus, cela n'intéresse que nous, et, en tous cas, ne regarde pas les autres!... »

FRANC-NOHAIN